

LA REVUE DU CAIRE

REVUE DE LITTÉRATURE ET D'HISTOIRE

SOMMAIRE

	Pages.
J. L. DESTOUCHES Les récents travaux de logique en France	185
JACQUES TAGHER Naissance des bibliothèques dans l'Égypte moderne.	193
DUPERTUIS Demolins et l'École nouvelle (<i>à suivre</i>)	206
BORIS POLEVOÏ Le soldat russe	224
— Le n° 21 A	231
G. DE VAUX Souvenirs d'une journée historique vécue à Stock- holm le 25 juillet 1914	237
D' LOTTE Ambroise Paré, le père de la chirurgie moderne (<i>fin</i>).	248
ROBERT KEMP La <i>Comédie des Dupes</i> est une tragédie rustique	265
RENÉ DUMESNIL Les Œuvres complètes pour orgue de Jean-Sébastien Bach, éditées par Marcel Dupré	270



ÉGYPTE : 10 PIASTRES

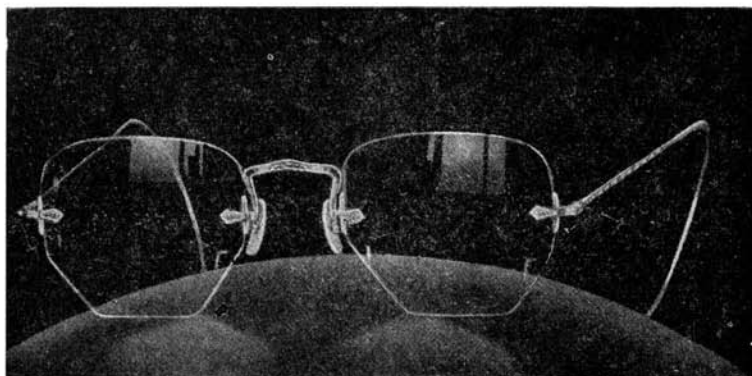


A NOS LECTEURS.

⊙ *La Revue du Caire* s'est assuré la collaboration de plusieurs écrivains et savants les plus notoires de France, d'U.R.S.S. et de Grande-Bretagne.

⊙ Ainsi, à ses fidèles abonnés et lecteurs, *La Revue du Caire* est heureuse d'offrir la primeur d'articles inédits signés des plus grands noms de l'Étranger, à côté de sa collaboration habituelle d'Égypte et d'ailleurs, qui groupait déjà les talents les plus autorisés.





LA SOCIÉTÉ ROYALE D'AGRICULTURE D'ÉGYPTE

CONTRIBUE AU DÉVELOPPEMENT AGRICOLE EN

- ⊗ fournissant de bonnes semences pour diverses cultures
- ⊗ fournissant les meilleurs engrais
- ⊗ donnant des conseils sur la mise en valeur des terres, le traitement du sol et l'amélioration des terres alcalines
- ⊗ donnant des informations de première main sur tous les problèmes agricoles, l'élevage et l'alimentation du bétail
- ⊗ donnant des conseils sur les questions hygiéniques et sociales relatives aux fermes

Visitez la ferme modèle de **BAHTIM** (près de Choubra)
et le Musée du Coton de **GHÉZIREH**

VOUS Y SEREZ LES BIENVENUS

La SOCIÉTÉ ROYALE D'AGRICULTURE

est toujours prête à discuter les problèmes agricoles
et à aider à les résoudre

B. P. 63 Ghézireh-LE CAIRE

Téléphone n° 46257

• OROSDI-BACK • OROSDI-BACK •

OROSDI-BACK • OROSDI-BACK • OROSDI-BACK • OROSDI-BACK • OROSDI-BACK

NOUVEAUTÉS

D'HIVER

AUX
ÉTABLISSEMENTS



OROSDI-BACK • OROSDI-BACK • OROSDI-BACK • OROSDI-BACK • OROSDI-BACK

LE CAIRE

R. C. 302

PORT-SAID

un titre de

Noblesse

la cigarette
de luxe

GIANACLIS



FOURNISSEURS
DE S.M. LE ROI
FAROUK Ier.

LA REVUE DU CAIRE

LES RÉCENTS TRAVAUX DE LOGIQUE EN FRANCE.

Après le brillant début, qui remonte à l'époque de Henri Poincaré et de ses fécondes discussions avec Couturat, Russel et Hilbert, entre 1900 et 1910, l'École française moderne de Logique a pendant longtemps joué de malheur. Et ses vicissitudes sont liées surtout aux deux grandes guerres, qui semblent avoir éprouvé particulièrement les logiciens entre tous les savants français.

A la mort de Henri Poincaré, un peu avant 1914, s'ajoutèrent celles de Dufumier et de Nicod, victimes de la grande guerre.

Nicod avait été l'élève de Russel, et se préparait à soutenir des thèses remarquables sur l'*Induction* et la *Géométrie du sensible* ; il avait étudié les bases du calcul des propositions ramenant à un seul le nombre des axiomes.

Le vide causé par ces disparitions commençait à être comblé par Herbrand qui, dans sa théorie de la démonstration, et à partir de la métamathématique de Hilbert, posait les bases d'une nouvelle méthode pour les démonstrations de non-contradiction. La mort prématurée de ce jeune mathématicien porta un nouveau coup à la Logique française.

Avant cette dernière guerre, l'école logicienne française commençait à se reformer et à grouper un assez grand nombre de chercheurs, sous une double impulsion venue à la fois des Lettres et des Sciences.

Lautmann et Cavailles, tous deux philosophes possédant une formation mathématique approfondie, étaient à la tête du mouvement logicien plus proprement philosophique, tandis que, parmi les mathématiciens et les physiciens, G. Bouligand, H. Cartan et J. L. Destouches se voyaient orienter, par leurs recherches mêmes, vers la Logique symbolique. Malheureusement, Cavailles et Lautmann, tous deux arrêtés par les Allemands, furent tués durant l'occupation, et leur disparition porta de nouveau un terrible préjudice à la Logique française.

La guerre finie, philosophes et scientifiques ont essayé de se regrouper autour de M. G. Bachelard, Professeur de Philosophie des Sciences à la Sorbonne, et, sous son impulsion, ont tenté de donner un renouveau à l'École française de Logique, orientant les étudiants dans le sens des recherches de Lautmann et de Cavailles et vers l'étude des logiques adaptées aux théories modernes de la mathématique et de la physique. Ils ont ainsi formé, sous la direction de M. Bachelard, un Centre d'études de Logique symbolique.

C'est pour marquer cette volonté de renaissance, en face des brillantes écoles anglo-saxonnes, polonaise et allemande, dans le pays de Descartes et de Poincaré, pour faire le bilan des travaux récents, et pour se donner des directives de recherches, qu'ils ont décidé de se réunir à Paris durant trois Journées d'Étude (le 17 mars, le 21 avril et le 1^{er} mai 1945), dont les comptes rendus paraîtront au début de 1946. Plusieurs conférenciers ont pris la parole durant ces trois journées, se faisant l'écho, soit de leurs propres travaux, soit de travaux importants français ou étrangers. Dans les discussions qui suivaient chaque conférence, les différents points de vue se précisèrent, et l'orientation fut donnée pour de nouveaux travaux.

Voici, dans l'ensemble, les principaux points sur lesquels les recherches des logiciens français se sont montrées le plus actives.

*
* *

Tout d'abord, à côté de l'enseignement officiel de la Logique sous sa forme ancienne, celui des logiques modernes, classiques et nouvelles s'est développé, grâce aux leçons d'abord de Cavailès et Lautmann, puis de MM. R. Bayer, Serrus et J. L. Destouches. Le cours de Logique professé à la Sorbonne en 1942, 43 et 44 par M. Destouches a été publié (Constans, Paris) et M. Serrus va faire paraître prochainement un *Traité de Logique*. M. G. Bachelard a souvent souligné dans ses derniers livres, en particulier dans *La Philosophie du Non* (Presses Universitaires, Paris 1940), les orientations nouvelles de la pensée logique en France.

En ce qui concerne le problème de l'unité de la Logique, M. J. L. Destouches a établi un théorème à la suite de ses travaux et de ceux de M^{me} P. Février sur les logiques adaptées aux théories physiques (*Essai sur l'unité de la Physique théorique*, thèse Lettres, Paris 1938 ; *Principes fondamentaux de Physique théorique*, Hermann, Paris 1942) : une théorie physique ne peut pas être construite sur une logique quelconque ; pour établir l'unité de la Physique, il faut pouvoir toujours unifier deux théories en une seule théorie englobante ; ceci n'est possible que dans le cas où aucune proposition de l'une n'a sa négation dans l'autre. Si le cas contraire se produit, comme cela arrive effectivement en physique quand il s'agit par exemple des théories ondulatoire et corpusculaire, on doit modifier la logique utilisée en affaiblissant les règles de raisonnement pour pouvoir construire une théorie unifiante.

De ce fait, il n'existe pas une logique universelle immuable et *a priori*, ou encore l'unité de la logique impose que ses règles ne soient pas universelles. Toute règle de logique peut éventuellement être remise en question,

sous l'influence d'un nouveau type de raisonnement scientifique.

Le jugement, des points de vue métaphysique, logique et philologique, a été étudié par plusieurs auteurs. Dans sa conférence aux Journées de Logique, M. Serrus a indiqué nettement la position philosophique engendrée par la pensée scientifique actuelle, en particulier par la pensée intuitionniste, vis-à-vis de la position substantialiste d'Aristote. Il montre que la logique propositionnelle est obligée d'abandonner les notions de sujet et de prédicat, de compréhension et d'extension.

« Pour moi, dit-il, le jugement se pose en bloc en face du sujet, et il a tout entier la valeur du prédicat, lequel est structuré » ; il fait à ce sujet un rapprochement avec les langues primitives. M. A. Sesmat défend le bien-fondé de la thèse aristotélicienne en ce qui concerne les modes de pensée propres aux sciences naturelles, dans la mesure où les mathématiques n'y interviennent pas.

Enfin, toujours dans les langues de logique générale, il est à signaler que la nature de l'intuition, et la signification logique, psychologique et métaphysique du terme « intuition » sont un centre d'intérêt pour les logiciens français, à la suite des travaux de l'École hollandaise. Nous verrons tout à l'heure les répercussions de ceux-ci sur l'école française, mais signalons tout de suite que M. G. Bouligand (*L'intuition en mathématiques*, Gallimard, Paris 1944) s'est attaché à préciser la nature de l'intuition qui guide le mathématicien, sans toutefois donner à ce terme le sens plus philosophique que lui attribuent les kantien et les intuitionnistes.

*
* *

Mais c'est dans le domaine des rapports de la Logique avec les Mathématiques et la Physique que les travaux sont le plus nombreux. On constate d'une part de très intéressantes répercussions des mathématiques modernes

sur la forme de la logique, et, d'autre part, une intervention efficace de la logique dans l'élaboration de ces théories mathématiques ; en somme une fécondation par interaction, comme dans les travaux des écoles étrangères. C'est ainsi que M. G. Bouligand (Compte rendu de l'Académie des Sciences, t. 200, 1935) a eu l'idée de faire intervenir en logique des considérations topologiques qui lui permettent d'étudier le problème de la stabilité des propositions. Ses considérations ont été reprises et développées par M. J. L. Destouches (*Les espaces abstraits en logique et la stabilité des propositions, Bull. de l'Académie royale de Belgique*, t. 21, 1935). M. G. Bouligand a également utilisé la notion de groupe pour l'étude de la causalité mathématique, définissant ce qu'il a appelé le « groupe de causalité ». M^{me} P. Février (*Sur la Causalité, Revue générale des Sciences*, 1939) a employé cette définition dans un travail sur la causalité, et M^{lle} M. T. Pasturaud l'a reprise en utilisant les relations d'équivalence (*Revue scientifique*, 1943). Enfin, les travaux de la méthodologie des sciences de M. G. Bouligand se complètent par ses recherches sur les groupements de problèmes (*Revue scientifique*, 1944) dans lesquelles il met en évidence la notion de synopsis et aborde le calcul des problèmes.

Ce calcul, tel qu'il a été élaboré par M. Kolmogoroff (Moscou), est isomorphe à la logique intuitionniste, dont Heyting (Hollande) a énoncé les opérations fondamentales et les axiomes. M. Ky Fan (Thèse, Paris 1943), outre ses travaux de mathématiques pures, a abordé ces nouveaux domaines de la logique, et les recherches d'ordre métamathématique effectuées sur eux par les Hilbertiens. Il a étudié en particulier l'*Entscheidungsproblem*, c'est-à-dire le problème de savoir si une formule logique donnée est ou n'est pas une identité logique dans un calcul de propositions donné.

C'est ainsi qu'il a examiné diverses formules appartenant à des systèmes variés.

Enfin, l'interprétation de Kolmogoroff est chez lui l'objet de travaux approfondis, ainsi que chez M^{me} P. Février (Compte rendu de l'Académie des Sciences, janvier 1945; thèse 1945). Celle-ci s'attache particulièrement à la signification philosophique de l'intuitionnisme; en outre, et dans cette direction, elle se livre à une critique du calcul des problèmes de Kolmogoroff, dans laquelle elle montre que les propositions énonçant des solutions de problèmes doivent intervenir explicitement dans le calcul des problèmes pour éviter des difficultés inhérentes à la définition de la négation. Elle propose un autre système d'axiomes pour le calcul des problèmes et celui des constructions, insiste sur les notions de constructibilité et de subjectivité, examine la question de l'utilisation de la logique intuitionniste en physique. Ceci nous conduit au thème des rapports entre logique et théories physiques que nous aborderons tout à l'heure.

Un des points essentiels de rencontre de la logique avec les mathématiques est constitué par le calcul des probabilités. M. Fréchet (*Revue philosophique*, 1945) ajoute à ses travaux de mathématiques pures des considérations logiques sur ce calcul, et montre que, lorsqu'on veut formaliser complètement son axiomatique, on doit utiliser des éléments logiques.

*
* *

Avant de quitter l'étude des interactions entre mathématiques et logique, il faut signaler les travaux sur les fondements des mathématiques. L'École française avait été représentée dans ce domaine par MM. Borel, Fréchet, Lebesgue et Destouches aux entretiens de Zürich présidés, en décembre 1938, par M. F. Gonseth. Les recherches sur les fondements sont surtout poursuivies actuellement en France par MM. Fréchet, Cartan,

Choquet, Dieudonné (*Revue scientifique*, 1938), Krasner. M. Cartan précise l'attitude du groupe de mathématiciens « Bourbaki ». Il tente une formalisation complète des axiomes de Zermelo et présente en même temps une reconstruction de la logique (*Revue scientifique*, 1943). M. G. Choquet (Compte rendu de l'Académie des Sciences, 1944-1945) s'est attaché à la théorie de la définition et à celle des nombres constructibles. Il examine en particulier la question du transfini (Journées d'Étude de Logique, 12 mai 1945) et les rapports des mathématiques du transfini et de la logique, reprenant les travaux d'A. Churon (U. S. A.) en ce qui concerne les nombres ordinaux constructibles. Les discussions portent en grande partie sur l'unité du transfini et sur l'impossibilité de l'éliminer dans certains problèmes. Les opinions de MM. Cartan, Choquet et Destouches diffèrent sur le sens du terme « existence » appliqué à des objets mathématiques.

Quant à la logique, pour M. Choquet elle n'a de sens que formalisée.

L'assouplissement de la logique qui résulte des théories nouvelles est beaucoup plus manifeste encore si l'on aborde le domaine de la physique, étudié particulièrement par M^{me} P. Février, MM. J. L. Destouches et Costa de Beauregard (Compte rendu de l'Académie des Sciences, 1945). M^{me} P. Février a montré, à partir des relations d'incertitude de Heisenberg et de la complémentarité de Bohr, qu'une logique nouvelle, de complémentarité et de subjectivité, était indispensable pour décrire sans contradiction les phénomènes de la physique quantique ; elle a démontré par là que, loin d'être universelle et immuable, la logique doit s'adapter aux différents domaines de la pensée, comme c'est également le cas en mathématiques. Ses travaux aboutissent aux mêmes conclusions que ceux de MM. von Neumann et Birkhoff (U. S. A.), et M. Louis de Broglie leur donne son adhésion.

On voit par la diversité et les possibilités de développement de ces travaux que l'École française de Logique cherche à compenser les deuils qui l'ont paralysée ; il lui manque la consécration d'un enseignement officiel de la logique symbolique pour pouvoir se mesurer avec les Écoles étrangères.

J. L. DESTOUCHES.

NAISSANCE DES BIBLIOTHÈQUES DANS L'ÉGYPTE MODERNE.

Nous savons que le xviii^e siècle égyptien ne brilla ni par ses artistes, ni par ses savants. En revanche, nous pouvons encore admirer, dans les musées militaires d'Égypte ou d'ailleurs, les somptueuses armures de ces fiers Mamelouks, anciens esclaves insolents et ignorants, dont l'humeur belliqueuse fut la cause de tant de misères et de ruines.

Ce n'étaient point les plaisirs de l'esprit qui passionnaient ces enfants de la Circassie dont l'école était représentée par un champ de tir et qui recevaient dès leur bas âge un cheval en guise de pupitre et un sabre en guise de plume. Ayant ignoré la science, ils dédaignaient à leur tour d'en encourager la diffusion ; d'ailleurs, l'histoire de la littérature arabe de cette époque est fort pauvre en œuvres et en écrivains connus.

Il y avait bien l'Université religieuse d'El-Azhar qui remplissait, en ce siècle rétrograde, le même office que les couvents au moyen âge. Mais elle-même manifestait une activité réduite. Si son passé presque millénaire la préserva de la destruction, elle manqua néanmoins du

rayonnement nécessaire au maintien de son prestige : c'était une veillesse incapable d'éclairer les ténèbres épaisses qui l'enveloppaient.

Pourtant, c'est à l'Azhar et dans quelques autres mosquées que furent conservés les vieux manuscrits. On ne pouvait évidemment parler de l'existence de bibliothèques ; mais les amateurs de lecture trouvaient dans ces « dépôts », dont l'état lamentable nous sera décrit plus tard par les Français de l'Expédition, matière à contenter leurs cerveaux rudimentaires.

*
* *

Bonaparte qui, dans la préparation de son aventure orientale, n'avait négligé aucun détail — sauf peut-être, plus tard, celui de protéger sa flotte ancrée à Aboukir — avait apporté de France un grand nombre d'ouvrages pour les mettre à la disposition des membres de l'Institut.

Un vaste bâtiment, luxueusement meublé — le palais d'un Mamelouk en fuite, Hassan Kachef — servit de bibliothèque. Cette originalité ne manqua pas de soulever la curiosité de l'historien Al Djabarti, qui nous laissa dans ses *Merveilles* un compte rendu détaillé de ses observations.

« Les Français, écrit-il, installèrent dans cette maison une grande bibliothèque, où plusieurs bibliothécaires gardaient les livres et les consignaient aux lecteurs qui en avaient besoin. Cette bibliothèque était ouverte tous les jours à partir de dix heures avant midi. Les lecteurs s'installaient dans une grande salle, voisine de celle où se trouvaient les livres : ils s'asseyaient sur des chaises rangées autour de grandes tables et se mettaient au travail. Les simples soldats eux-mêmes allaient y travailler. Si un musulman manifestait le désir de visiter les lieux, loin d'en être empêché, il était au contraire

reçu avec affabilité. Les Français étaient heureux, surtout quand le visiteur musulman paraissait s'intéresser aux sciences ; ils entraient aussitôt en contact avec lui et lui montraient toutes sortes de livres imprimés avec des figures représentant certaines parties du globe terrestre, des animaux et des plantes. Il y avait aussi des livres d'histoire ancienne, dont quelques-uns contenaient des dessins représentant les miracles des prophètes et les prophètes eux-mêmes : on demeurait stupéfait à la vue de tant de belles choses. »

Al Djabarti est tellement charmé de sa visite, qu'il cherche à détailler les ouvrages qu'il a parcourus. « J'eus l'occasion, poursuit-il, d'aller plusieurs fois visiter cette bibliothèque ; j'y ai vu entre autres choses un grand ouvrage sur l'histoire de notre Prophète (que Dieu le bénisse !) (1) ; son saint portrait y était représenté aussi exactement que les connaissances de l'auteur lui avaient permis de le faire. Il était debout, regardait respectueusement vers le ciel, tenait à la main droite une épée et à la main gauche un livre ; autour de lui se tenaient ses compagnons (qu'ils soient agréés de Dieu !) tenant aussi des épées. . .

« Il y avait beaucoup de livres sur l'Islam traduits en langue française. . . Les Français possédaient des dictionnaires dans toutes les langues et ils s'en servaient pour traduire rapidement tout ce qu'ils voulaient exprimer. »

Cette bibliothèque qui fut l'objet d'une description aussi minutieuse, n'avait point, il est vrai, sa pareille en Égypte. De leur côté, les orientalistes de l'Armée d'Orient s'intéressèrent vivement aux manuscrits déposés dans les mosquées et essayèrent de les cataloguer.

(1) Nos recherches nous permettent de conclure qu'il s'agit de l'ouvrage du Chevalier d'Ohsson intitulé : *Tableau général de l'Empire ottoman*, en trois volumes grand in-folio.

On prétend même que Jean-Joseph Marcel, directeur de l'Imprimerie, était tellement passionné pour ces documents, que lorsque la révolte éclata dans la capitale et que l'enceinte de l'Azhar fut atteinte par les flammes, il n'hésita pas à enjamber la muraille de feu pour sauver ces précieuses collections.

Mais les Français, privés de leur flotte et pris de nostalgie pour leur pays, ne purent tenir longtemps dans la Vallée du Nil. Trop heureux de pouvoir emporter leurs manuscrits, leurs antiquités, leurs instruments de travail, ils quittèrent l'Égypte, qui devint à nouveau la proie du désordre et de l'anarchie.

*
* *

Un soldat de génie, Mohamed Ali, avait été témoin des derniers exploits de ces petits soldats, courageux et disciplinés, qui composaient l'armée française. Il se prit d'admiration pour ce peuple, et chercha à l'imiter en toutes choses. Évidemment, il ne songea pas du premier coup à organiser des bibliothèques; il fit mieux cependant : il installa à Boulac une Imprimerie, qui allait répandre l'usage de l'imprimé (ouvrages ou gazettes) parmi les habitants instruits. « Ces ouvrages, écrivait le voyageur anglais Paton, n'étaient pas destinés au commerce spéculatif, mais plutôt à répandre le goût de la lecture auprès d'un public qui avait cessé de lire depuis trois siècles. » Et, comme c'était l'État qui en assumait l'impression et la distribution, il fut amené de bonne heure à prendre des mesures pour en assurer leur conservation.

De fait, un rapport daté de 1243 de l'hégire (1827) signalait aux autorités compétentes que les ouvrages, conservés en dépôt dans le magasin spécialement affecté à cet usage, étaient entassés les uns sur les autres, et que le magasinier préposé à leur garde étant mort, depuis un certain temps, n'avait pas encore été remplacé.

Après mûr examen, il fut décidé de restaurer les lieux, d'y installer des armoires vitrées et de nommer un magasinier ayant le titre de conservateur. Abdel Rahman Rouchdi Eff., attaché au Cabinet khédivial, fut choisi pour remplir cette tâche, à cause de sa connaissance des langues arabe et persane.

Mais nous ne pouvons encore parler de bibliothèque dans le sens propre du terme.

Mohamed Ali songera, il est vrai, en 1837, à créer une bibliothèque à la mosquée de la Citadelle pour y faire transporter entre autres les ouvrages rares. De fait, si l'on en croit certains voyageurs, cette bibliothèque aurait été constituée et enrichie d'un lot de 1.500 ouvrages rapportés par Ibrahim Pacha de Morée.

Toutefois, c'est à une initiative étrangère que nous devons en vérité le premier essai d'organisation d'une bibliothèque publique dans l'Égypte moderne.

Beaucoup d'européens résidant en Égypte dans la première moitié du XIX^e siècle, déplorait l'absence d'ouvrages et la difficulté de s'en procurer. Un voyageur anglais, Rochfort Scott, notait en 1837 : « A part les œuvres quelconques et d'un usage courant, qu'on peut trouver chez un libraire italien de troisième ordre, aucun ouvrage ne peut être obtenu quoi qu'on fasse ; quant aux journaux, on ne les lit malheureusement qu'une fois par mois. »

A cette époque précisément, une société littéraire venait d'être constituée. Des étrangers de toutes nationalités, poussés par un même besoin, décidèrent de créer la « Société égyptienne », au sujet de laquelle un des membres, le D^r Perron, écrivit en 1842 : « Cette Société, fondée depuis six ans, avait pour but, dans son principe, de rassembler par le moyen de souscriptions annuelles des membres (la souscription est de 105 piastres) le plus de livres possibles, mais surtout des livres ayant trait à l'Orient sous quelque rapport que ce soit : histoire, géographie, religions, mœurs, etc.

Les voyageurs de tous les pays représentés par un membre, ont le privilège de jouir des livres de la bibliothèque dans le local même où elle est située. Généralement, des voyageurs laissent à la caisse comme présent, quelques guinées de plus que les souscriptions, et toute la collecte sert à faire face aux dépenses de la Société. Maintenant, la Société ayant pris un certain développement, et par ses membres résidant ici et par ses membres étrangers, consacrera dorénavant une partie de ses fonds à l'impression de travaux relatifs à l'Orient.»

Des brouilles inévitables amenèrent un démembrement de cette Société et la constitution, par les membres démissionnaires, d'une « Association littéraire » qui avait songé, elle aussi, à former une bibliothèque, mais qui se proposait surtout de publier des ouvrages, notamment sur les hiéroglyphes. Elle édita, en fait, le premier volume d'un recueil intitulé : *Aegyptiaca*.

D'autres européens — des professeurs au service de l'État — réalisant l'importance des bibliothèques pouvant être mises à la portée des étudiants, s'appliquèrent de leur côté à doter chaque faculté d'une salle de lecture.

*
* *

Après Mohamed Ali, les écoles ferment, l'imprimerie de Boulac chôme ; Saïd Pacha trouve plus avantageux pour le Trésor de la céder gratuitement à Abdel Rahman Rouchdi Bey, qui en était devenu entre-temps le directeur.

Pourtant, en 1265 H. (1849), Abbas Pacha ordonna d'inventorier les « bibliothèques » rattachées aux mosquées, puis d'y nommer des conservateurs. « Mais ces soi-disant conservateurs, nous dit le Cheikh El Sayed El Biblaoui, dans une étude bien documentée, étaient choisis parmi les gens les plus misérables et les moins désignés pour occuper des postes semblables. Par exemple, celui qui fut chargé des bibliothèques rattachées

aux mosquées du Sultan Hassan, de Qait Bey et d'Azbak, était un nommé Ibn El Soleimani. Il était pauvre, sans instruction, et touchait, pour prix de son travail, un salaire mensuel de 25 piastres ! Ce « conservateur », qui n'était gêné d'ailleurs par aucun contrôle, vendait de la canne à sucre ; son échoppe était située dans la cage des escaliers de la mosquée du Sultan Hassan. Puis, comme ce négoce ne rapportait pas suffisamment, il n'hésita pas à vendre les collections qu'il avait en charge. C'est ainsi que beaucoup d'Européens s'en rendirent acquéreurs en peu de temps et à peu de frais.»

Durant de nombreuses années, Ibn El Soleimani et ses semblables purent se livrer impunément au commerce des livres, car, lorsqu'on songea à y mettre un peu d'ordre, Abbas et Saïd étaient déjà morts, et Ismaïl avait accédé au trône depuis un certain temps.

« En effet, poursuit le Cheikh El Biblaoui, lorsque le fait parvint à la connaissance de Aly Pacha Moubarak, alors ministre de l'Instruction publique, ce dernier suggéra aussitôt au Khédive de réunir toutes ces collections dans un lieu approprié, afin qu'elles puissent être à l'abri des gens malhonnêtes. Le Khédive approuva sur-le-champ et la Bibliothèque khédiviale naquit en 1287 H.

« On commença par transporter les livres se trouvant dans les dépôts du gouvernement, situés près de la mosquée de Sayedna El Hussein. Immédiatement après, on s'occupa des collections des mosquées. Malheureusement, le fonctionnaire chargé de l'opération, très versé dans les questions juridico-religieuses, demeurait intransigeant sur les principes. Parce que ces ouvrages étaient constitués en wakf, il eut des scrupules et refusa de changer leur destination. Mais comme il était soucieux de toucher son traitement, il consentit à en faire transporter une partie seulement. Il oublia toutefois que les constituants de ces wakfs n'avaient point assigné un lieu déterminé pour la garde de ces collections.

« Ce qui resta donc en place, continua à faire l'objet d'un commerce honteux, jusqu'au jour où Sami El Baroudi Pacha, ministre des Wakfs, entra dans une colère noire en apprenant ce qui se passait, et ordonna que ce qui restait d'ouvrages fût immédiatement transporté à la Bibliothèque khédiviale. »

Si la Bibliothèque nationale du Caire possède aujourd'hui la plus riche collection de Corans manuscrits, elle le doit incontestablement à l'initiative de Aly Pacha Moubarak et à l'encouragement du Khédivé Ismaïl. « Les mosquées, écrivait Edouard Dor Bey en 1872, conservaient pieusement ces livres d'un prix incalculable. A mesure qu'elles tombaient en ruines, ou qu'elles n'étaient plus fréquentées, leurs exemplaires de Corans risquaient de se perdre et se sont perdus souvent en réalité. On ne peut donc que louer la sollicitude du gouvernement qui leur a donné un asile où ils sont préservés d'une destruction complète et ne peuvent plus servir de matière à spéculation. »

La Bibliothèque khédiviale devait en outre s'enrichir des ouvrages qui avaient constitué la bibliothèque de la « Société égyptienne » et de collections ayant appartenu au Grand Mohamed Ali. Elle compta en tout 30.000 ouvrages.

Elle fut inaugurée solennellement par le Khédivé Ismaïl qui tint à marquer par sa présence toute l'importance qu'il attachait à cette nouvelle institution.

Située à Gamamiz, dans l'ancien palais de Moustafa Fazil Pacha, frère du Khédivé Ismaïl, qui logeait également l'École normale, la Bibliothèque khédiviale constituait à cette époque une œuvre assez intéressante. Dor Bey, critique impartial, en fit l'éloge, mais tint à lui reprocher certaines lacunes. Il écrivit, en effet, dans son ouvrage sur *L'instruction publique en Égypte* :

« L'insuffisance du catalogue rend les recherches difficiles et frappe désagréablement le visiteur. Sans doute, l'enregistrement des livres de la bibliothèque

est un ouvrage délicat et difficile, vu la multiplicité des langues dans lesquelles ils sont rédigés. Mais c'est là une difficulté qui se présente dans toutes les bibliothèques un peu considérables.

« L'amour des livres, si indispensables à un bibliothécaire, ne peut naître que chez l'homme que l'instruction a rendu capable d'apprécier leur valeur ; d'où il suit que les manuscrits, même les plus précieux, sont loin d'être l'objet des soins qu'ils méritent.

« A Gamamiz, l'entrée de la bibliothèque s'obtient sans aucune peine, il est vrai ; mais comme, jusqu'au moment où l'on est arrivé à se faire connaître des employés, il faut chaque fois en faire la demande, les visiteurs perdent un temps d'autant plus précieux que les heures d'ouverture ne sont guère commodes.

« Les salles de lecture sont en conséquence toujours ou presque toujours vides, ce qui est un signe qu'on n'a pas encore su intéresser le public à cette belle institution. »

Le conservateur du dépôt gouvernemental, Aly Eff. Kamar, qui avait succédé à Abdel Rahman Rouchdi Bey, fut nommé conservateur de la nouvelle bibliothèque. Mais comme il n'avait ni la science, ni la compétence nécessaires pour diriger l'organisation et le fonctionnement d'un rouage aussi délicat, le gouvernement nomma un Allemand, M. Stern, comme directeur technique.

La Bibliothèque khédiviale, maintenant Bibliothèque nationale, s'est sensiblement développée. Certes, le bâtiment qui l'abrite actuellement est devenu vétuste ; elle est souvent incapable de satisfaire les nombreuses exigences des lecteurs ; le service laisse souvent à désirer ; mais tout porte à croire que le gouvernement s'efforcera de combler ces lacunes de manière à donner satisfaction au public, qui réclame à grands cris des réformes.

D'ailleurs, la Bibliothèque nationale est puissamment secondée par les bibliothèques rattachées aux Facultés ou aux Sociétés savantes, et qui sont nées au gré des

circonstances : celle de l'Institut, la plus ancienne, s'est formée lentement ; celle de la Société royale de Géographie se développa autour d'un noyau de 2.000 ouvrages offerts par le Khédivé Ismaïl.

De nos jours, les bibliothèques publiques ne se comptent plus ; chaque ville, chaque municipalité, chaque école, chaque groupement possède sa propre bibliothèque.

*
* *

Pendant que se développaient les bibliothèques publiques, et à mesure que le mouvement intellectuel prenait de l'essor, des particuliers acquirent le goût du livre et cherchèrent à se constituer des collections privées. Mais cette passion du livre se manifesta plutôt tardivement.

Longtemps après l'avènement de Mohamed Ali, les voyageurs, les observateurs, n'avaient eu que rarement l'occasion de rencontrer des bibliophiles. Parmi les ulémas de l'Azhar, il y avait bien le Cheikh El Sayed Omar Makram, qui, lorsqu'il ne s'occupait point de politique, s'isolait parmi ses livres. Ce qui reste aujourd'hui de sa collection, en tout 325 ouvrages, dont 270 manuscrits, tous en langue arabe, fut offert par les héritiers à la Bibliothèque nationale du Caire.

A Damiette, vivait un riche commerçant, d'origine levantine : Basile Fakhr, représentant consulaire de diverses nations étrangères, qui s'était forgé auprès des étrangers qui le visitaient une réputation d'érudit. Forbin, la comtesse Minutoli, Bramsen et d'autres encore, s'entretenaient volontiers des œuvres nombreuses qu'il faisait traduire ou traduisait personnellement, ainsi que de sa bibliothèque. Ceux qui eurent l'occasion d'examiner sa collection d'ouvrages, négligèrent de nous en rapporter le détail ; et, lorsque le banquier Cadalvène, toujours minutieux dans ses descriptions, voulut s'en

rendre compte par lui-même, le maître de la demeure venait de mourir : « M. Faker avait formé une bibliothèque qui est maintenant sous le scellé et que je regrette de ne pouvoir visiter ; on m'a parlé de plusieurs ouvrages français, tels que l'histoire de Rollin, le voyage de Volney, qu'il avait fait traduire en arabe, etc. » Mais Cadalvène ne donne aucune précision. Contentons-nous donc de croire avec ceux qui ont cru, à l'existence de cette riche bibliothèque comme aux travaux de traduction qu'il entreprenait et dont aucune trace n'est demeurée, et continuons à douter avec ceux qui doutèrent.

D'ailleurs, les bibliophiles étaient trop rares à cette époque et leurs collections ne pouvaient logiquement présenter un très grand intérêt, d'autant plus que ni la présence de nombreux étrangers, ni le nombre sans cesse grandissant d'une élite locale instruite, ne purent déclencher, en cette première moitié du XIX^e siècle, un courant favorable au livre.

En effet, nous avons beau fouiller les récits des voyageurs, nous n'y découvrirons que de vagues allusions aux bibliothèques des personnalités en vue. Nous savons que Clot Bey possédait une riche collection d'antiquités, qui fut vendue par la suite à un grand musée d'Europe ; nous savons que Soliman Pacha hébergeait dans son palais des peintres et des artistes ; mais, à notre connaissance, ni l'un ni l'autre ne possédaient une bibliothèque digne d'intérêt.

Un catalogue de ventes, que nous eûmes le bonheur de trouver, nous donne une idée précise de la bibliothèque de Linant de Bellefonds Pacha. Sa collection, formée d'un millier d'ouvrages environ, était moins l'œuvre d'un bibliophile qu'un simple instrument de travail. Composée en majeure partie de livres scientifiques, elle était par contre très pauvre en ouvrages sur l'Égypte.

Dans la seconde moitié de ce siècle, ce sont surtout les Égyptiens qui se distingueront par la richesse de

leurs bibliothèques : celles d'Ahmed Zéki Pacha et d'Ahmed Teymour Pacha, actuellement logées à la Bibliothèque nationale, celle de Mahmoud El Falaki Pacha, offerte à la Société de Géographie, témoignent d'une vraie passion pour le livre, passion qui s'est largement communiquée aux autres membres de l'élite égyptienne.

*
* *

En cela, les Égyptiens n'ont fait que suivre l'exemple des membres de la dynastie de Mohamed Ali. Nul n'ignore, en effet, l'amour de Mohamed Ali pour les livres, le soin qu'il y mettait lorsqu'il les faisait traduire, imprimer ou relier.

Son fils, Ibrahim Pacha, était animé du même amour. Sa bibliothèque privée, la plus riche à cette époque, était composée, dit-on, de 8.000 volumes.

Les bibliothèques de LL. AA. les Khédives Ismaïl et Tewfick constituent un fonds important de la Bibliothèque du Cabinet royal.

Quant aux Princes Haïdar et Moustafa Fazil, les riches collections qu'ils ont léguées étaient aussi réputées que les beaux recueils qu'ils éditaient.

L'intérêt porté par le Roi Fouad pour tout ce qui touchait le livre, est trop récent pour qu'il soit nécessaire d'en parler. Rappelons, toutefois, qu'enfant, il garda soigneusement ses ouvrages de classe. Recteur de l'Université qu'il avait fondée, son premier soin fut d'organiser une bibliothèque digne de ce nom. Prince, il achetait sans cesse de beaux ouvrages. Devenu Roi, il aménagea un coin de son palais pour conserver ses livres, qu'il aimait consulter à ses heures de loisir.

Il était donc naturel que son Fils, S. M. le Roi Farouk, acquit ce goût du livre. Sa Bibliothèque privée, à laquelle Il attache un si grand intérêt, deviendra sous peu une des plus riches, voire la plus riche de tout l'Orient.

*
* * *

Dans les pages qui précèdent, nous nous sommes efforcé de poser les jalons en vue d'une étude plus fournie, et, surtout, plus complète.

Si la nouveauté du sujet a pu retenir l'attention du lecteur, nul doute qu'une étude en profondeur sur la naissance des bibliothèques en Égypte captiverait les nombreux bibliophiles égyptiens ou étrangers.

Jacques TAGHER.

DEMOLINS ET L'ÉCOLE NOUVELLE.

L'École Nouvelle, telle que l'a fondée Edmond Demolins, en France, doit être considérée comme une école expérimentale, chargée de faire la preuve d'un certain nombre de principes, pouvant être appliqués à l'école officielle, dans la mesure où ils sont démontrés valables.

Que l'école d'aujourd'hui se donne le maximum d'espace, d'air et de lumière ; qu'elle veille constamment à l'hygiène et au développement physique de l'enfant ; que chaque élève ait un carnet de santé, tenu par le maître sous la direction du médecin, et qu'il puisse chaque jour se livrer aux exercices essentiels de la gymnastique respiratoire ; que l'enseignement proprement dit soit limité à la matinée, les heures de l'après-midi étant consacrées aux jeux d'équipes, aux travaux manuels et aux occupations libres ; autant de réformes qui s'imposent de plus en plus à l'école publique maintenant que l'École Nouvelle a démontré qu'elles sont possibles et se font sans aucun dommage pour les études, bien au contraire.

Que d'écoles enfantines et même d'écoles primaires se sont déjà ouvertes à l'éducation sensorielle et intuitive, en s'efforçant de rapprocher l'enfant du monde réel, de développer son esprit d'observation et son jugement pratique ! Et dans les écoles secondaires, si l'éducation intellectuelle devient une collaboration, laissant toujours plus d'initiative à l'adolescent, si les cours dictés ont été interdits en France par le Ministre le plus féru des choses du passé, si dans les classes inférieures de certains lycées,

plusieurs branches de l'enseignement ont été nouées les unes aux autres pour permettre l'étude « concentrée » d'un pays, par exemple, de sa géographie, de son histoire, de sa littérature, de ses institutions, c'est que l'école publique, sans proclamer aucune révolution, a déjà emprunté mainte utile leçon aux expériences de l'éducation nouvelle.

*
* *

Pas plus que Baden Powell, M^{me} Montessori ou Decroly, Edmond Demolins ne se destinait à la pédagogie. Il avait été chargé par Frédéric Le Play de diriger sa revue de la *Réforme sociale* selon la méthode scientifique, basée sur l'étude monographique des sociétés, l'analyse du budget des familles ouvrières et paysannes. Mais très vite, sous l'influence de Tourville, qui avait complété la méthode d'observations par la méthode causale, Demolins s'était rendu compte que le devoir du sociologue était d'étudier les phénomènes sociaux dans leur ordre de dépendance et de création : le sous-sol et la terre conditionnent le travail, qui entraîne une certaine forme de propriété, d'où sort une organisation familiale ou sociale déterminée. Et Demolins, en insistant de plus en plus sur la nécessité de la recherche des lois sociales, finit par s'opposer aux disciples de Le Play, qui prétendaient aboutir à des projets de réforme dans toute la hiérarchie des groupements sociaux.

En 1884, il inaugura à la Sorbonne son fameux cours de sociologie et fonda sa nouvelle revue *La Science sociale*, dont les principales études furent réunies en volumes. Et le plus célèbre de ces livres fut à coup sûr celui que Demolins publia en 1898 : *A quoi tient la supériorité des Anglo-Saxons ?* Titre cinglant, esprit mordant, verve entraînant ! La doctrine du *self-help* et de l'initiative privée est la seule qui puisse assurer le salut des nations comme des individus. Et c'est l'éducation, l'éducation familiale et l'éducation scolaire, qui a

fait de la race anglo-saxonne ce modèle d'énergie, d'action indépendante et libre, de vie intense à la métropole ou dans les « dominions ».

Si Demolins a pris comme exemple-type de l'école anglaise les deux *new schools* d'Abbotsholme et de Bedales, c'est qu'elles représentaient la formation la mieux adaptée au temps présent et la plus riche de possibilités pour l'avenir. Il a bien vu par quoi elles se distinguaient des anciennes *public schools* d'Eton, d'Harrow et de Winchester : vie plus simple et plus rude ; chambre individuelle remplacée par le dortoir. Tenue moins *snob* et plus naturelle. Suppression de l'abus des sports et des grands matches au profit de la culture physique et des travaux manuels. Programmes d'instruction moins spécialisés, tendant à une culture plus générale, à l'observation directe de la nature, à l'enseignement plus vivant des sciences et des langues modernes. Laboratoires bien montés et ateliers bien installés, que les élèves fréquentent volontiers, même pendant les heures de loisir. Vie familiale à la campagne. Chefs de maison et professeurs internes beaucoup plus proches de leurs élèves, partageant leurs intérêts, se mêlant à leurs occupations et à leurs jeux. Collaboration dévouée des aînés et des plus jeunes dans un esprit de confiance mutuelle et d'amitié. Formation du caractère plus diversifiée, et respect plus nuancé de la personnalité.

C'est bien l'instruction trop sommaire et l'éducation trop uniforme des écoles traditionnelles anglaises, c'est l'excès du sport et la tyrannie du « chacun pour soi » qu'ont voulu réformer Cecil Reddie et J. H. Badley, en fondant les deux premières « Écoles Nouvelles » d'Abbotsholme (1889) et de Bedales (1892), qui restaient spécifiquement anglo-saxonnes, malgré le caractère plus scientifique et plus idéaliste, à la fois de leurs programmes et de leurs méthodes. Elles avaient chassé le snobisme, tout en gardant la dignité et la distinction. Et sans

parti pris, elles transposaient dans un plus haut esprit les traditions de liberté et de *fair play* de l'école anglaise.

*
* *

En France, le livre d'Edm. Demolins, très discuté dans la presse, avait déterminé un large courant d'intérêt et de sympathie. Des centaines de parents écrivirent à l'auteur, pour l'engager à fonder une école nouvelle, à la campagne, près de Paris. Et comme il séjournait à Abbots-holme, où l'avait invité le D^r Reddie, il répondit par un second livre : *L'Éducation Nouvelle* (1) dont la préface faisait prévoir la création d'un nouveau type d'école française, mieux adapté aux conditions de la vie actuelle et aux exigences de la pédagogie moderne. « Nous sommes soutenus par un puissant mouvement d'opinion, et ce que ni l'Université ni les grands corps religieux enseignants ne peuvent faire immédiatement, de simples particuliers, des pères de famille, peuvent l'entreprendre avec moi. » Et loin d'être un traité didactique, ce livre est bien plus la conversation d'un homme d'action qui ne manque pas d'arguments pour communiquer ses convictions et son enthousiasme. D'abord la critique — que dis-je ? — le procès de l'école secondaire traditionnelle. Régime claustral, anti-hygiénique, sans aucun contact avec la vie réelle. Gavage de la mémoire et « bachotage ». Langues vivantes enseignées comme des langues mortes. Obéissance passive et dissimulation.

À ce tableau, poussé au noir, du lycée-caserne, l'auteur oppose l'image riante de l'école familiale où l'enfant, heureux, développe toutes ses énergies. Les langues étrangères seront enseignées par la méthode directe et par des nationaux. Les sciences de la nature seront groupées — comme l'avait déjà proposé Raoul Frary —

(1) Éd. : Didot. Paris (1899).

autour de la géographie. Les mathématiques participeront à l'intérêt des sciences inductives, en faisant appel à l'observation et à l'expérience. Les études seront plus captivantes. Les procédés d'instruction plus vivants et plus rapides permettront de limiter l'enseignement à la matinée et d'établir l'horaire de l'après-midi, sports, travaux manuels ou temps libre. Les soirées seront consacrées à la lecture, à la musique, aux jeux d'intérieur ou de plein air, suivant la saison et l'état du ciel.

A son retour d'Abbotsholme, Demolins passait ses vacances d'été dans sa propriété normande de la Guichardière, près de Verneuil, sur la ligne de Paris à Granville, quand le petit château des Roches, tout voisin, fut mis en vente. Un ami courageux l'acheta, forçant ainsi la main au chartiste, à l'historien, au sociologue, qui serait peut-être resté au-dessus de la mêlée et que voilà moralement obligé de se lancer dans l'action, en faisant œuvre d'éducateur nouveau.

La propriété comprenait plus de quarante hectares, champs, bois, jardins et pelouses. Ni murs, ni barrières, ni concierge. Entière liberté de circulation à travers le domaine et même dans les environs immédiats. — Pour loger les cinquante premiers élèves, le château qu'on appela plus modestement le « Vallon » fut transformé et agrandi. Et plus tard, pour l'habitation des 360 élèves internes que comptait cette première « École Nouvelle » française, à la veille de la guerre de 1940, dix autres maisons furent bâties, six grandes villas et quatre petites, ainsi qu'un bâtiment des classes, une chapelle, une infirmerie, divers pavillons pour les travaux manuels et les sports. — Dans chaque maison 30-40 garçons au plus, les dortoirs contenant de 8 à 12 lits au maximum.

Les premiers élèves ont aidé les jardiniers au défrichage des potagers, à la plantation de jeunes arbres, des bouleaux et des chênes. Ils ont couvert de gazon et roulé leurs champs de jeu. Ils ont construit un petit pont sur le ruisseau nommé le « Mississipi »! Ah!

comme nous voilà loin de ce type d'école que les collégiens appellent communément une «boîte»! Pas de grilles, de préaux ou de cours. Mais près d'un bois de pins, dans le creux d'un vallon ou sur le sommet d'un plateau, de belles villas normandes, en pierre et en brique, «le Coteau», «les Sablons», «la Colline», que fleurissent les glycines et les roses trémières de l'été, les chrysanthèmes de l'automne et que l'hiver même ne dépouille pas entièrement de leur verdure.

*
* *

Je me rappelle ma première visite à la Guichardière transformée en foyer d'enfants et pouvant loger une trentaine d'élèves. C'était l'heure du repas du soir. Dans la salle à manger, des dessertes garnies de fougères; de la vaisselle normande sur des napperons blancs. A chaque table huit à neuf garçons que président un ou deux professeurs. Menu identique pour les uns et pour les autres.

Le dîner terminé, des groupes se forment dans la salle de lecture, autour d'une table à jeux ou du piano. — Les uns lisent, les autres jouent aux échecs en écoutant une mélodie de Saint-Saëns. Une vraie soirée de famille. «Peut-être voyez-vous, dès maintenant, les raisons de notre conduite me dit Edmond Demolins, en m'introduisant dans son bureau de chef de maison et de directeur. — Oui, vous avez supprimé les barrières, répondis-je. — C'est cela. Pas plus de barrière entre nos élèves et nos maîtres qu'entre nos maisons et même notre école et le monde. Pas de personnel surveillant ni de réglementation inutile. Dans tous nos rapports, la simplicité, la confiance et l'amitié. Que nos garçons vous paraissent heureux, je m'en félicite. La joie est nécessaire à l'action. — Mais dites-moi comment s'exerce votre autorité, demandai-je. — En exigeant de l'obéissance active et du respect. Presque

toujours nous les obtenons sans peine. La menace, le reproche, la punition, ne doivent intervenir qu'après l'échec de toute persuasion.» — Et pendant qu'il m'expliquait en s'approchant de la cheminée, que l'absence de « pion » à l'École Nouvelle oblige moralement l'enfant à se surveiller lui-même, à se normaliser par une discipline intérieure, je remarquais, entassés à gauche et à droite, tant de revues et de livres envoyés à la « Science Sociale » que je me demandais comment cet homme de santé délicate, ce savant, cet érudit devenu éducateur par le seul élan de son cœur, trouvait le moyen de diriger avec minutie l'école qu'il venait de fonder, tout en continuant la rédaction de sa revue et ses travaux personnels. Il est vrai que M^{me} Demolins se donnait sans compter à l'œuvre des Roches et que M. Georges Bertier, leur jeune collaborateur de la première heure, était sans cesse à leurs côtés pour les aider dans leur courageuse entreprise.

Avant eux il y avait longtemps que la réforme de l'éducation nationale était à l'ordre du jour en France. Elle avait fait couler des flots d'encre et d'éloquence. Jules Lemaître était parti en guerre contre l'enseignement classique et avait proposé tout un programme d'humanités modernes. Ses violentes diatribes avaient même retenti en pleine Sorbonne. — « Prodiges de néant que ces pâles bacheliers qui ne savent ni le latin ni le grec, mais qui en revanche ne savent pas mieux les langues vivantes, la géographie ou les sciences ! » Et il leur opposait « ces garçons hardis et robustes, habiles aux exercices du corps, nourris de bonnes études pratiques, et qui par surcroît auraient bien lu les meilleurs écrivains classiques ». Puis ce fut l'ère des crises scolaires : crise du latin, crise du français et des universelles consultations. Sans proposer aucune réforme on rédigeait des ordonnances de circonstance, qui n'étaient que des palliatifs. C'est alors qu'Edmond Demolins, s'inspirant des rénovateurs de l'école anglaise, préconisa l'éducation nouvelle. Bien plus, il comprit tout de suite que cette éducation inté-

grale et positive était moins une idée générale à répandre qu'une œuvre immédiate à accomplir, un homme prêt à agir pour remplir cette tâche de l'heure. Et son plus grand mérite fut d'avoir accepté sans hésitation — mais non sans abnégation — d'être cet homme-là.

*
* *

Le lendemain matin, il m'accompagna au bâtiment des classes. Je le vois encore, le dos légèrement voûté, mais le front haut et les yeux vifs, pétillants d'intelligence. Son veston de sport, gris clair, et ses culottes de « golf » me rappelaient la tenue de Reddie, le fondateur d'Abbotsholme. Tenue de touriste anglais, tenue de pionnier et de plein air, si différente de la tenue classique d'un directeur de collège sanglé dans son veston sombre ou sa redingote ! Et chez ses professeurs à l'esprit ouvert et à l'âme jeune, la même tenue bien représentative des qualités actives qui doivent être les leurs dans ce nouveau milieu. Aptitudes physiques, vigueur intellectuelle, force de caractère. Presque tous participent aux sports, aux travaux manuels et pratiques de leurs élèves. Ils ne croient pas déchoir en collaborant aux moindres activités journalières de l'école, et en se mêlant à la vie intime de l'enfant, dont ils partagent les jeux, les joies et les peines.

« Bien armés pour la vie », la devise des Roches que me fait lire Demolins, sur l'écusson de l'École Nouvelle. Et il m'expose son but et ses moyens. — « C'est une vieille erreur qui date de la Renaissance, me dit-il, que de voir d'abord dans l'être humain la valeur intellectuelle. Elle est secondaire, le prix de l'homme se mesure à son caractère, à sa valeur morale. Il faut donc s'efforcer de former en l'enfant l'homme complet, d'une part en lui faisant aimer et vivre le principe de l'action concertée ; d'autre part, en orientant toutes les richesses de son cœur vers des affections saines et élevées. La volonté

stable d'un caractère bien équilibré a besoin d'un corps souple, d'une intelligence vive et d'un cœur chaud, dont les élans spontanés doivent être orientés vers l'amitié, la bonté et le don de soi.»

Nul doute que le souci principal et l'ambition suprême du fondateur des Roches ne soient de tendre toute son énergie, malgré l'apparente diversité de sa tâche, vers cette œuvre unique et totale : la formation du caractère, le développement intégral de la personnalité. Faire des enfants qu'on lui confie des êtres « bien armés pour la vie », qu'il s'agisse d'affronter les épreuves des examens prochains ou celles, plus complexes et difficiles, des carrières futures. Et, à ce propos, je me rappelle que Demolins fut un des premiers, non pas à découvrir que la France était un pays d'avocats, de médecins et de fonctionnaires, mais à dénoncer avec autant de courage que de clairvoyance, ce débordement de professions libérales et cette pénurie d'hommes d'action. Sans nier la nécessité ni les avantages des fonctions administratives, mais en laissant à d'autres le soin de les briguer, Demolins, sociologue et éducateur, ne pouvait admettre que la préparation de concours officiels hypnotise ses élèves pendant toute leur jeunesse et qu'après avoir trop et mal travaillé, ils se reposent le reste de leur vie en une sinécure honorable. Et s'il acceptait le baccalauréat sans subir sa tyrannie, c'était pour former à sa façon, des hommes instruits, lucides, hardis, persévérants, qui fassent les affaires de la France en même temps que les leurs propres.

Il ne faut donc pas s'étonner qu'une statistique, établie il y a quelques années, ait permis d'établir la répartition suivante, parmi les anciens Rocheux : trois ou quatre se destinaient à l'armée, moins d'une dizaine devaient être architectes, avocats ou médecins ; l'immense majorité — 90 % — avaient opté pour la banque, le commerce, l'agriculture ou l'industrie. Un seul — Dieu lui pardonne — était employé de ministère ! L'un d'eux, après un stage à Londres, dirigeait à Singapour, une

plantation de caoutchouc ; d'autres étaient cultivateurs au Canada, au Maroc, en Argentine. Celui-ci était industriel à Moscou ; ceux-là commerçants à Londres. Et presque tous, en France, aux colonies, à l'étranger, ils tâchent depuis plus de vingt ans d'être ces bons représentants de l'activité française, bien informés, entreprenants et courageux, qu'on réclamait à grands cris pour la sauvegarde des intérêts nationaux et qu'Edmond Demolins a réhabilités par son œuvre et ses écrits, malgré l'hostilité sourde des bureaucrates.

*
* *

« Ces grands principes de réforme, une fois posés, comment avez-vous résolu le problème ? demandais-je. — D'abord en établissant l'école en pleine campagne, loin de la vie factice des villes, des plaisirs faux et des tentations malsaines. Ensuite, si la campagne, qui donne à profusion l'air et l'espace à l'enfant, la lumière, la couleur, la beauté, nous offre le milieu physique de cette éducation rénovée, c'est la vie familiale dans nos « maisons » séparées qui en constitue le milieu moral. » Et les thèses de Le Play, qui font de la famille la véritable cellule sociale, sont passées comme un levain bien-faisant dans l'organisation des Écoles Nouvelles, dont j'ai retenu et aimé cette devise, lue en passant : « Par la famille et pour la famille », comme si en restaurant ce rôle trop oublié de la vie familiale dans l'éducation, le fondateur des Roches s'était mis d'accord avec les conclusions les plus certaines de la « Science Sociale » en même temps qu'avec les exigences de la psychologie morale et les plus belles traditions françaises.

Quant aux nombreux moyens employés par l'École Nouvelle pour atteindre son but dans ce nouveau milieu de plein air et de nature, il n'est pas un des domaines de l'éducation où elle n'ait apporté un rajeunissement des méthodes anciennes ou même des procédés entièrement

neufs, capables de mieux éveiller l'intérêt de l'enfant et d'obtenir de lui un effort plus vif. Et si Demolins, à la différence de Decroly, n'a créé ni méthode ni programme, c'est qu'il visait plutôt à l'application de principes nouveaux d'éducation morale et sociale, tout en expérimentant les méthodes d'enseignement les plus récentes et même les plus hardies.

Tout d'abord, changement de l'horaire. Les leçons n'ont lieu que le matin. Aucune classe de 2 à 5 h. ; des jeux, des travaux manuels, des promenades, des expériences scientifiques. « Nos sports, me dit Demolins qui se souvient d'Abbotsholme, ne sont pas une simple gymnastique du corps, mais une école de discipline, d'initiative et d'énergie. Nos travaux manuels ne sont pas seulement des appels répétés à l'observation, au sens du réel, à l'esprit d'économie et de méthode. Comme les jeux, ils développent des qualités d'ordre individuel et social. — Et que faites-vous, demandai-je, pour former le caractère de vos élèves? — Chaque enfant jouit d'une certaine initiative, aux heures de temps libre, compensée immédiatement par une responsabilité correspondante. Nous cherchons toujours à lui confier un service déterminé, une charge, un emploi, si petits soient-ils, qui lui permettent de coopérer à l'action commune et de réaliser la belle devise d'une de nos maisons : « Par soi, pour tous. »

« Et quand les plus clairvoyants de nos moralistes et de nos sociologues, me dit encore Demolins, qui est beaucoup trop modeste pour parler de lui-même, insistent sur la nécessité d'une formation des élites, je pense tout de suite au scoutisme, à notre troupe d'Éclaireurs, qui est la pépinière de notre équipe de capitaines. Voilà le moyen sûr, possible, pratique. Et quelle inépuisable source de richesses morales pour le grand garçon, qui prend la responsabilité de ses camarades et qui accepte joyeusement de collaborer avec nous. »

Pourquoi faut-il que cette collaboration ait été de si

courte durée et qu'un tel animateur, le directeur des Roches, si dévoué à son œuvre, se soit douté de sa mort prochaine, puisqu'il disait souvent à ses intimes : « J'organise ici toutes choses ; il faut que tout marche autour de moi comme si je n'étais plus là. » Combien de chefs sont capables d'un tel courage et d'un tel désintéressement ?

*
* *

Lors de ma seconde visite à l'École des Roches, plusieurs années après la mort de Demolins, le premier chef de maison, M. Georges Bertier, avait bien mérité de recueillir sa succession.

De bonne heure, le matin, j'assistais à une leçon de gymnastique naturelle, sur le nouveau stade qui avait remplacé l'ancien champ de cricket. Un grand portique à deux étages permet aux élèves de grimper aux cordes et de se hisser sur les poutres horizontales à la force du poignet.

La leçon commence par des exercices de marche, d'assouplissement, d'élongation et d'extension. Sauts en hauteur et en largeur. Puis avec calme et sans courir, chaque garçon vient reprendre sa place et attendre le coup de sifflet pour monter au portique par la corde lisse ou la corde à nœuds. « Quoi de plus viril, écrit Bertier, que cette ascension, qui fait au régiment trembler tant de soldats et que ces enfants exécutent le sourire aux lèvres, sans même s'apercevoir qu'ils font acte d'homme et d'homme courageux. » (1) Après ce travail au portique, chacun se livre à divers exercices de lancer et de jonglage, puis un tour de piste, fait en souplesse, et une petite marche calmante, clôturent la leçon dans une atmosphère d'apaisement. Éducation physique rationnelle et d'application utile, mouvements parfaitement naturels,

(1) *École des Roches*. Édit. du Cerf. Juvisy.

accompagnés de fréquents exercices respiratoires. Mieux que la gymnastique suédoise de Ling, primitivement adoptée ici, mais qui manquait d'intérêt, de vie et d'efficacité, la méthode d'Hébert envisage les exercices d'une façon plus qualitative, en vue de leur fonction organique et selon leur caractère biologique. Gymnastique d'assouplissement et de redressement, qui se compose essentiellement des mouvements synthétiques que tout enfant exécute, dès qu'il vit en liberté. Marcher et courir, sauter et grimper, lancer, jeter, ramper. Gymnastique attrayante, qui donne le plus possible aux exercices l'allure de jeux, et le meilleur entraîneur est celui qui sait enlever son groupe d'enfants, par sa gaieté robuste et saine, en une « vague » joyeuse sur le « plateau ». Enfin, gymnastique vraiment physiologique, sans aucune mécanisation, puisque au lieu de régler les mouvements d'avance, elle les laisse au contraire, se produire librement, selon les rapports des articulations et des muscles entre eux, afin de ne pas contrarier les fonctions de la respiration et les lois de la pesanteur, dans la position verticale qui est le propre de l'homme.

Et comme je retrouve bien ici le principe de l'action concertée, si cher à Demolins, en présence de ces jeunes gymnastes, qui savent garder leur propre initiative sans jamais séparer leur activité de celle de leurs camarades et qu'une leçon si bien alternée, disciplinée et équilibrée amène au sentiment de leur responsabilité physique par leur obéissance aux lois naturelles.

L'après-midi, au pavillon des sports, les élèves rentraient d'une partie de foot-ball, sous la pluie, leurs cheveux collés, leurs vêtements trempés, leurs lourds souliers aux semelles terreuses. Vainqueurs ou vaincus, ils semblaient fiers d'eux-mêmes et pleins de confiance en leur avenir : En intégrant ainsi les après-midi de sport dans le programme des Roches trois fois par semaine, Demolins permettait à la formation physique et morale des jeunes Français de faire un pas décisif, car

le jeu sportif — tel qu'il l'entendait — n'est pas une simple récréation que s'accorde l'enfant au gré de son caprice, mais un exercice soumis à des règles précises et imposant une discipline. Savoir occuper sa place, remplir un rôle que l'on n'a pas toujours choisi, s'associer à la tactique prescrite par son chef, être un membre intelligent et obéissant de son équipe, voilà qui exige une certaine abnégation. — «Abnégation sportive, me dit le capitaine avec un sourire. — Sans doute, répondis-je, mais qui prépare à d'autres, plus difficiles et plus généreuses.»

Comme l'a voulu Demolins, l'éducation physique méthodique doit précéder le sport, qui n'est qu'un adjuvant utile pour la formation du corps, non un élément essentiel et indispensable. Sans valeur éducative pour la première et la seconde enfance, il laisse encore en dehors de son influence tous les adolescents incapables d'un effort violent. Seuls seront confiés aux équipes sportives les grands garçons vigoureux, d'une santé éprouvée, que la culture physique naturelle aura longuement entraînés aux exigences des sports de compétition. Et si certains détracteurs de la première heure ont pu dire, en parlant des Roches : « École anglaise ; abus des sports ! », c'est qu'en effet, les professeurs qui dirigeaient les sports, au début, étaient anglais et s'ils comprenaient à merveille le *fair play*, le jeu loyal et l'esprit d'équipe, ils oubliaient parfois la mesure, la prudence et l'équilibre, qui doivent être à la base d'un entraînement rationnel. Et les énergiques protestations de Demolins contre certains excès montrèrent bien qu'une mise au point était nécessaire pour accorder aux sports modérés — sans qu'elle soit dépassée — la juste part qui leur revient.

De plus, pour être vraiment efficace, toute éducation physique doit être secondée par une bonne hygiène, en utilisant au maximum les moyens naturels, tels que l'eau, l'air, la lumière, le soleil. Et comme j'ai pu m'en rendre compte, le vrai Rocheux aime passionnément les bains-douches qu'il prend trois fois par semaine au retour des

jeux et plus encore, dès la première chaleur du printemps, les bains de piscine, dirigés par le médecin gymnaste, à qui incombe la tâche spéciale d'enseigner la natation. Grâce à lui, tous les élèves savent nager et même, deux fois de suite, l'École des Roches a obtenu le plus fort pourcentage de nageurs des écoles françaises.

D'autre part, l'horaire établi par Demolins (1) permet aux enfants de passer au grand air plusieurs heures par jour et même de gambader librement sur les quarante hectares de la propriété, en respirant à pleins poumons. Et la nuit dans les dortoirs bien aérés, les grandes fenêtres ouvertes donnent toutes sur la campagne.

Partout, dans les vastes villas, la lumière entre à flots et si l'on a beaucoup ri, dans une chanson rocheuse, des 2.800 carreaux de la « Prairie », c'est qu'on était fier de les avoir !

Les exercices de culture physique ont lieu torse et jambes nus toutes les fois que la température le permet, et les bains de soleil qui succèdent pendant les beaux jours aux bains de piscine, se font progressivement, selon la méthode Rollier, car les élèves savent quels risques graves ils courraient — congestion de certains organes et amplification de certaines lésions — s'ils brûlaient les étapes.

(1) Voici l'horaire de la section moyenne : De 7 h. 30 à 11 h. 30, lever, toilette, petit déjeuner et classes. A 10 h., vingt minutes de récréation. De 11 h. 30 à 2 h., gymnastique, dessin, chant, déjeuner et sieste. De 2 h. à 4 h., jeux, travaux manuels ou pratiques, douches et bains. De 4 h. à 6 h. 30, goûter, classes, études, lavabos. A 7 h., dîner, soirée familiale, toilette et coucher. Chaque élève a jeu une fois sur deux et travail manuel de même, ce que lui donne trois après-midi d'éducation physique et trois après-midi de travaux manuels par semaine. Pour les élèves des classes d'examens, il n'y a plus qu'une après-midi entièrement consacrée aux travaux manuels, les deux autres sont employées à des études de laboratoire ou à des interrogations sur les programmes du baccalauréat. Tous les élèves ont trois fois par semaine, avant les jeux, une leçon de gymnastique Hébert.

Trois personnes sont spécialement responsables de l'hygiène de chaque élève. Le chef de maison tient une fiche de croissance et assure avec l'infirmier les mensurations trimestrielles, poids, taille, thorax. Le professeur de culture physique tient une fiche sportive ; épreuves individuelles cotées : vitesse, résistance, détente, souplesse, adresse, jeux, natation. Le docteur tient une fiche secrète, qui n'est communiquée qu'aux parents. « La pratique des conseils d'hygiène montrera plus d'une fois aux chefs de maison tout l'intérêt qu'il peut y avoir à consulter le médecin scolaire au sujet d'un enfant, qui ne paraît pas malade, mais dont certains fléchissements physiques ou intellectuels doivent être dépistés et si possible expliqués. » (1) Dans combien de cas l'ablation des végétations s'avère plus efficace que des heures d'étude supplémentaire ! Et si l'on sait se défier des règles absolues pour chercher avec finesse ce qui convient le mieux à chaque sujet, combien de fois, en dehors de toute maladie, l'examen précis du carnet de santé d'un élève (fiches et dossier médical), comparé à son carnet scolaire (études, travail, caractère) permet de déceler des troubles physiologiques importants et d'en tirer des conclusions très utiles pour l'orientation de son activité !

*
* *

Au pavillon des travaux manuels, autour d'un établi tout neuf, une dizaine de garçons en tenue d'atelier — vareuse de toile, ou tablier — manient la scie et la varlope. Quelques-uns en sont encore à dessiner le plan d'un tabouret, sans perdre de vue que la fonction de ce petit meuble est de servir de siège, car il ne s'agit pas d'improviser au gré de sa fantaisie, mais d'obéir, autant que possible aux règles de l'art.

(1) BERTIER, *op. cit.*

On discute d'abord de la fonction des objets à réaliser, puis de cet examen en commun se dégagent la forme, les dimensions, les matériaux.

En introduisant les travaux manuels dans le programme des Roches, Ed. Demolins savait qu'il se heurterait aux préjugés tenaces de certains maîtres et de nombreux parents. Il savait qu'en France les partisans des travaux pratiques, des expériences de laboratoire, des classes mobiles et d'autres innovations s'étaient contentés d'émettre des vœux platoniques, souvent par crainte de l'opposition. Tel était le cas d'un inspecteur général, dont les arguments étaient d'ailleurs excellents, en faveur des méthodes actives : habitude manuelle, éveillant le sens de l'observation, instinct de jeu se muant en instinct de travail, savoir vivant succédant au savoir mort.

D'autre part, des psychologues et des savants comme Alfred Binet, Gustave Le Bon, Maurice de Fleury s'étaient montrés des précurseurs en insistant dans leurs livres sur les actes d'adaptation — musculaires autant que cérébraux — de la vie intellectuelle. « Toute connaissance, écrit Binet, se résume en une action, qu'elle rend capable d'exécuter et l'on n'apprend vraiment qu'en agissant. » Et de son côté, Demolins avait remarqué qu'avant toute éducation, les enfants montraient du goût à dessiner et à inventer, à manier des objets, à les employer dans diverses constructions. Il désirait greffer l'instruction sur ces activités pratiques et profiter de cet élan vital donné par la nature. Plutôt que de prêcher dans le désert comme tant d'autres, il préféra l'action directe, en créant ses premiers ateliers. Et quelle eût été sa joie à voir sa courageuse initiative, adoptée deux ans après sa mort, par le proviseur du lycée Lakanal, pour la bonne raison que les travaux manuels favorisent l'esprit d'invention et sont le prélude d'une éducation scientifique rationnelle. Et il spécifiait que ce travail manuel scolaire, différant de celui des ateliers professionnels, devait être

enseigné — non par un homme de métier — mais par un éducateur.

Quoique une hirondelle ne fasse pas le printemps, c'était déjà un commencement. Et quand plus tard se sont ouverts en France de nouveaux ateliers dans d'autres établissements d'enseignement secondaire et d'enseignement post-scolaire, la cause du travail manuel, si vaillamment défendue par Demolins, était presque gagnée (1).

(à suivre.)

DUPERTUIS.

(1) Cette étude fait partie de la série des *Éducateurs nouveaux*, cf. *La Revue du Caire* de décembre 1941, « Baden Powell et le Scoutisme » ; novembre 1944, « M^{me} Montessori et l'Éducation sensorielle » ; février 1945, « Decroly et l'Instruction par l'action ».

LE SOLDAT RUSSE.

Dernièrement, un débat remarquable avait lieu à la compagnie d'éclaireurs commandée par le capitaine Kouzmine. Deux éclaireurs d'élite aimés de toute la compagnie, le vieil éclaireur Nicolas Tchérédnikov et Valentin Outkine, tireur d'élite jeune et heureux dans toutes ses entreprises, n'étaient pas d'accord. Le débat était quelque peu étrange, mais fort intéressant.

Tchérédnikov prétendait qu'il saurait se camoufler si bien que, à dix pas de distance tout en sachant que son camarade était là, tout près, Outkine ne pourrait pas le trouver. Outkine affirmait avec toute son ardeur juvénile que c'était du verbiage et que lui qui, en vingt-trois embuscades, avait tué onze Allemands, était capable de voir une mouche à dix mètres et non seulement un homme ; et surtout un personnage aussi corpulent que « papa Tchérédnikov », surnom familial que ses camarades donnaient au vieil éclaireur.

On paria une blague à tabac. L'adjudant Zvérev, homme juste et impartial, qui jouissait de l'estime de toute la compagnie, fut choisi pour arbitre. A l'heure dite, pendant que la compagnie se reposait après une corvée, l'adjudant appela solennellement Outkine à le suivre. Reconduits par des lazzi et des vœux de succès, ils traversèrent une clairière entourée d'une clôture démolie pour s'arrêter à un tournant du chemin. Là le chemin tournait doucement pour pénétrer dans un bosquet de bouleaux jeunes et clairsemés.

— Tiens-toi là, et regarde ! dit l'adjudant en notant

l'heure à sa montre et en examinant curieusement les alentours.

C'était une journée grise, humide, venteuse. Des nuages bistrés, informes, défilaient rapidement au-dessus des champs et du bosquet. De grosses et lourdes gouttes de pluie pendaient aux branches des bouleaux dont les bourgeons venaient à peine de s'ouvrir. Quelque part très haut, malgré le temps pluvieux, les alouettes s'étaient mises à chanter comme pour rappeler que ce n'était pas l'automne, mais un printemps précoce qui flottait sur le monde.

Outkine regarda attentivement autour de lui. Le terrain était assez égal, on ne pouvait guère y trouver de cachette à l'exception peut-être, d'un buisson sur lequel il concentra toute son attention. Il examinait le moindre bouleau, chaque taupinière, chaque buisson. Par moments, il lui semblait remarquer quelque petite herbe froissée, ou une motte de mousse relevée d'une façon peu naturelle, ou une brindille cassée, et il se préparait déjà à appeler papa Tchérédnikov; mais, après examen attentif, il se rendait compte de son erreur et se remettait à inspecter les lieux.

L'adjudant s'était assis sur un tas de pierres posées dans un sillon qui séparait deux champs. Il fumait et regardait curieusement, lui aussi, tout autour. Sous la pluie qui bruinait toujours, l'herbe semblait couverte d'une pellicule gris-pâle, et chaque trace de pas aurait dû y rester marquée d'une tache sombre. Mais on ne voyait pas de traces, et c'était ce qui troublait le plus les deux éclaireurs.

Enfin, à l'expiration de la demi-heure convenue, Outkine crut que le vieil éclaireur s'était moqué de lui, et qu'il était installé à sa place coutumière, au bivouac, jetant des fagots au feu et riant dans sa barbe :

— Il s'est fichu de nous, ce vieux daim, dit enfin Outkine. C'est fini, pas besoin de chercher plus longtemps!...

— Mais non, regarde, regarde plus attentivement... Tu es trop pressé... Ne ménage pas tes yeux, articula tout près une voix de basse-taille bien connue. Les pierres grincèrent, et l'on vit se dresser sur le tas de pierres voisin, secouant la boue et se pelotonnant un peu à cause de l'humidité, la silhouette haute et voûtée du vieil éclaireur, avec ses longues moustaches brunes, toutes mouillées et rabattues par l'eau de la pluie.

Il rajusta soigneusement sa vareuse, redressa son calot sur sa tête, remit agilement son fusil à l'épaule et s'approcha d'Outkine que l'étonnement rendait muet. Il tendit la main :

— Donne ta blague à tabac...

Silencieusement, Outkine sortit sa blague de soie avec une inscription brodée dessus : « Au héros de la guerre nationale », blague à tabac reçue avec les cadeaux du 1^{er} mai et qui était un objet d'envie pour toute la section. Il la tendit respectueusement à Tchérédnikov. L'autre prit impassiblement l'enjeu, bourra son brûle-gueule, lança quelques spirales de fumée, referma avec soin la blague et la rendit à Outkine.

— Voilà... Je t'en fais cadeau... Et ne cherche plus à discuter, une autre fois, avec le vieux soldat Nicolas Tchérédnikov... Ce n'est pas au poussin de faire la leçon à la poule ! C'est bien compris, camarade Outkine ?

Cet épisode rehaussa encore le prestige de papa Tchérédnikov dans la compagnie. D'ailleurs, autrefois aussi, c'était l'homme le plus estimé, considéré comme l'éclaireur le plus hardi, le plus habile et, surtout, ne connaissant pas d'échecs.

Un éclaireur ! Nous nous le représentons ordinairement jeune, rapide, au visage énergique, la mitrailleuse pendue au cou. Nicolas Tchérédnikov n'est point jeune, il est de haute taille, voûté, lent et très peu causeur. Il aime mieux écouter que de conter. Il répond à vos questions brièvement, et d'une façon précise, en vrai soldat, et jamais il n'enlève de la bouche sa petite

pipe tordue que lui-même a confectionnée avec une excroissance de bouleau. Il ne porte pas de mitraillette, il lui préfère le simple fusil de l'infanterie russe. Et cependant, c'est un éclaireur et un tireur d'élite remarquable. Il a le talent du chercheur de piste, et il a établi une méthode bien à lui.

Kolkhozien sibérien, familiarisé avec la taïga, descendant de nombreuses générations de chasseurs russes, il se conduit vis-à-vis de la guerre calmement, en raisonnant d'une façon toute pratique. A ses yeux, les Allemands sont des bêtes plus sanguinaires que le putois, plus rapaces et plus mauvaises que le loup, plus rusées que le renard. Et il est en chasse à tous moments, inlassablement, de sorte que cette occupation remplit toutes ses journées. Il ne fait pas le compte des Allemands tués, pas plus qu'il ne comptait dans la taïga les écureuils abattus, mais ses amis affirment qu'il a tué plus de cinquante hitlériens. Et de même que le chasseur se souvient des ours tués, il garde, entre autres, la mémoire bien nette de trois Allemands qu'il a exterminés : deux officiers en reconnaissance guettés et abattus à coups de fusil, et un tireur d'élite allemand « mauvais », comme il disait, car il avait tué plusieurs soldats rouges.

Il fit la chasse à ce *sniper*, pendant sept jours. L'autre le savait et, à son tour, il cherchait à tuer Tchérédnikov. Ils étaient en compétition et, pendant des jours et des jours, ils se guettèrent mutuellement. Tchérédnikov ne rentra à la compagnie que pour renouveler sa provision de biscottes et de singe. Il arrivait maigre, poilu, irrité, ne répondait pas aux questions et, après avoir sommeillé une petite heure dans la hutte, retournait dans la forêt.

Ce fut dans la cinquième journée qu'il réussit à repérer exactement la niche de neige de l'Allemand.

Tchérédnikov essaya de le provoquer par un coup de fusil ; l'autre ne répondit pas. Il essaya d'installer dans la forêt un mannequin casqué : l'Allemand éventa le

stratagème. Alors, un peu avant l'aube, Tchérédnikov traça un petit sentier dans la neige vers un pin dressé à peu de distance de la niche de l'Allemand. Il disposa d'une façon à peine perceptible, au pied du pin, sa blouse de camouflage, et relia l'arbre, par un gros fil, à son vrai refuge. Puis, il camoufla très soigneusement le tout. Le matin, quand il fit jour et que le soleil se leva, il commença à tirer doucement le fil. La neige tombait des branches du pin. Un petit bruissement se fit entendre dans la niche du *sniper* allemand. Quelque chose de blanc remua dans le tas de neige, un coup de fusil claqua qui se confondit avec celui tiré par Tchérédnikov. Et ce fut le silence... Depuis lors, le *sniper* allemand ne tracassa plus le soldat rouge.

Nicolas Tchérédnikov occupe ses loisirs à la chasse aux Allemands, mais sa vraie spécialité, c'est le service de reconnaissance. Il aime les reconnaissances silencieuses, fondées sur la ruse, l'étude de l'ennemi, le camouflage ingénieux..

Seul ou en compagnie de son partenaire, Ivan Grichine, un gars à la figure grêlée et aux cheveux roux, il rampe, pénètre dans les lignes ennemies et surprend tout ce qu'ils ont besoin de voir. Quelquefois, ils tuent à l'arme blanche, en chemin, quelque sentinelle qui bayait aux corneilles, et, tout aussi doucement, ils reviennent sur leurs pas.

Tchérédnikov aime à enseigner son art à la jeunesse. Il montre aux jeunes comment il faut ramper à la façon des lézards, comment on peut envelopper de feutre les semelles pour marcher sans bruit, il leur fait voir son manteau de camouflage célèbre dans la compagnie, tout couvert de branches et d'écorce, qui rend son maître invisible à deux pas.

— Notre métier veut le silence. L'Allemand est une bête maligne, prudente, échaudée, il faut savoir s'y prendre.

Et, en effet, Tchérédnikov opère avec toutes les

précautions possibles. Une fois, on l'avait chargé d'amener un prisonnier. Il écouta en silence l'ordre de son chef. Comme on lui demandait : « C'est compris ? » il articula nettement :

— A vos ordres, camarade capitaine, après quoi il prit sa capote, son fusil et s'en alla vers les premières lignes.

Sans attendre qu'il fit complètement nuit, il dépassa notre ligne de défense et avança si habilement du côté des tranchées allemandes que même les soldats rouges qui surveillaient ses déplacements ne le virent plus. A une vingtaine de pas des Allemands, il se souleva. On entendit crépiter plusieurs mitraillettes allemandes. Tchérédnikov fit un large mouvement des deux bras et tomba à la renverse. Nul bruit... Dans la pénombre épaisse du soir, on voyait à la place où il était tombé un corps immobile, le bras absurdement dressé. Les Allemands essayèrent de s'approcher en rampant du cadavre mais, aussitôt, les soldats rouges ouvrirent le feu.

Ivan Grichine se trouvait aux avant-postes, il avait tout vu, et il essuyait furtivement des larmes sur sa large figure grêlée. Il attendait la nuit pour emporter le corps de son ami. Lorsqu'il fit sombre, Grichine escalada le parapet, sortit de la tranchée et, dépassant les barbelés, se mit à ramper...

Tout à coup, il entendit dans l'herbe un souffle rauque. Quelqu'un rampait à sa rencontre. Grichine fit le mort, mais voilà qu'il entendit la voix de son ami :

— Qui vive ? Ne tirez-pas : ami ! Mot de passe : « Mortier ». Eh bien, qu'est-ce que tu as à te taire ? Tu crois que je ne t'entends pas ? Aide-moi à le traîner. Et vite !

Que s'était-il passé ? Eh bien l'éclaireur comprenant l'importance de sa mission, avait décidé de jouer son va-tout. Il avait fait ce plan : s'approcher des tranchées allemandes, se faire remarquer, tomber avant qu'on ne tire, imiter la mort, attendre que la nuit une fois venue

un Allemand vint chercher son corps, et alors, s'emparer de cet Allemand.

— Ça fait ma troisième guerre contre les Allemands. Je connais leurs petits procédés. Un Allemand n'y tiendra pas : il lui faut fouiller les cadavres, expliqua-t-il plus tard à ses amis.

Boris POLEVOÏ.

LE N° 21A.

La rue spacieuse aux grandes maisons, aux pelouses de gazon, aux jeunes peupliers, eût paru calme et paisible si ce n'étaient la chaussée et les trottoirs éventrés par les obus, les barricades et trois tanks allemands incendiés, serrés contre une clôture de maçonnerie brisée. On était là aux premières lignes.

La belle maison à trois étages avec des moulures au fronton, avec d'amples escaliers, des appartements spacieux, propres et clairs, eût paru si confortable, si accueillante, si paisible, si ce n'était ce coin coupé par une bombe aérienne, et les trous béants des fenêtres vides, et les portes arrachées de leurs gonds par la force des explosions. C'était un fortin que, depuis huit jours, on se disputait, et que défendait une poignée de braves commandée par le sous-lieutenant Tsvetkov.

La maison en face, un peu de biais, était occupée par les Allemands. De là, de temps à autre, des mitrailleurs lâchaient une rafale. Leurs balles grinçaient sur l'appui des fenêtres, faisaient tomber le plâtre des murs, et ce plâtre s'effritait et jonchait le sol.

Tout dernièrement encore, cette pièce avait servi, sans doute, de cabinet de travail à un ingénieur. Un bureau. Des rayons de livres. Les classiques à côté de l'encyclopédie technique et du dictionnaire « Hütte ». Une grande photo encadrée de l'usine de tracteurs avec des débris de vitres cassées. Une couchette couverte de

toile cirée : c'était là sans doute que l'ingénieur faisait la sieste, ou travaillait. Tous ces objets, saupoudrés de plâtre, étaient restés à leur place ordinaire. Même un calendrier pendait au mur. Il portait le feuillet du 11 septembre. C'est ce jour-là, sans doute, que la vie paisible avait cessé, dans cette maison.

Cette pièce, avec ses deux murs massifs et une petite fenêtre donnant sur la cour, fut choisie par le lieutenant Tsvetkov pour son P. C., comme il l'appelait plaisamment. Et ce fut sur cette couchette qu'il me conta de sa voix enrouée et cassée, mais non sans verve, l'histoire de la défense de cet immeuble n° 21a, rue Engels, à Stalingrad.

Vers le milieu d'octobre, les Allemands avaient réuni dans un faubourg de la ville un puissant groupe de choc. Après un long bombardement aérien, ils s'emparèrent de cette rue avec le concours des tanks et s'y retranchèrent. Le lieutenant me conduisit à la fenêtre et, me recommandant la prudence, me signala les veines des tranchées profondes et sinueuses traversant la cour, le blockhaus construit en son milieu et camouflé à l'aide d'une pile de bois de chauffage. Fortification construite avec tout le soin et toute la solidité propres aux Allemands !

Mais les Allemands n'avaient pas pu tenir longtemps ici. Une de nos unités de la garde les chassa par une attaque de flanc, vigoureuse et soudaine ; en une nuit, elle nettoya cette rue et d'autres rues adjacentes. Après le combat, les soldats de la garde trouvèrent des cadavres allemands dans la cour du n° 21a dans les tranchées et, surtout, dans la cave de la chaudière du chauffage central. Un canon allemand avec une roue d'affût brisée se trouvait encore devant la porte cochère. Les soldats rouges découvrirent dans la cave beaucoup de caisses de cartouches allemandes.

Un tableau horrible attendait les soldats rouges au seuil de l'appartement n° 3 au premier étage. Près de

la porte ouverte gisait une vieille femme aux cheveux blancs qui couvrait de son corps le cadavre d'un bébé d'un an. La femme avait été traversée de part en part par trois balles. Avant de mourir, elle eut le temps de dire son nom. Anna Kapoustine, pensionnée, mère d'un ingénieur chef d'atelier à l'usine de tracteurs. Elle s'étranglait de son propre sang qui bouillonnait dans sa poitrine trouée, mais la haine lui donnait des forces. Elle dit péniblement aux soldats que, effrayée par le bombardement aérien, elle n'était pas partie avec les autres, qu'elle était restée avec son petit-fils Igor et sa fille cadette, Véra, âgée de quinze ans. Ils restèrent seuls dans la maison déserte qui fut prise par les Allemands. Un officier allemand entra dans la cuisine où ils s'étaient réfugiés : il la félicita d'être restée là, et donna même un caramel à Igor. Mais lorsque nos unités commencèrent à refouler les Allemands, le même officier fit irruption chez elle au milieu de la nuit, ivre et furieux. Il sortit son revolver et tira dans le lit où dormait le petit garçon. La grand'mère se précipita vers son petit-fils, et le bourreau lui tira trois balles en pleine poitrine. Les soldats emportèrent sa fille Véra.

Comme il contait cette histoire, le lieutenant se mit brusquement debout, arpenta la chambre avec agitation, fouilla dans sa poche et en retira un petit perroquet de cellulöide bariolé avec un poids à l'intérieur :

— Nous avons trouvé ce joujou dans la main du petit quand nous l'avons enterré. Je garde ça. Je ne leur pardonnerai jamais la mort de cet enfant.

Mais ce n'était encore que le début de l'histoire. Maîtres de cette maison, les soldats rouges organisèrent aussitôt un système de défense circulaire ; ils mirent sous le contrôle de leurs mitrailleuses tout le carrefour.

Le matin, les Allemands contre-attaquèrent. Des salves tonnèrent dans la rue. Les bombardiers piquèrent, par vagues successives, laissant choir leur cargaison homicide. Ceux de la garde se tenaient embusqués dans

leurs petites tranchées, derrière des barricades, auprès des fenêtres d'angle des maisons. Les tanks allemands se ruèrent au combat. Douze engins lourds roulaient rapidement en file indienne, le long de la route. Les fusiliers antichars attendirent que les tanks arrivent à leur hauteur : les prenant à revers, ils immobilisèrent cinq tanks. Les cinq s'embrasèrent mais les autres contournant avec précaution ces brasiers d'essence, se remirent en marche.

Les fusiliers antichars n'avaient plus de munitions. Changeant à tout moment les positions, ils évitaient le feu roulant des tanks et, prenant leurs temps, lançaient leurs grenades d'en haut. Trois autres chars s'arrêtèrent, leurs chenilles étant toutes déchiquetées, Mais quatre chars s'obstinaient. Tous les moyens antichars avaient été épuisés. Ce fut alors qu'un soldat, un héros, dont personne ne connaît le nom, cria : « Vous ne passerez pas, salauds ! Je vous arrêterai ! » Il saisit une mine antichars, la serra sur son cœur et, avec elle, se précipita sous la chenille du tank de tête. Une explosion terrible se fit entendre. Le géant d'acier vacilla et s'arrêta, éventré.

Il ne restait plus que trois tanks. Ils percèrent la barricade et arrivèrent tout près du n° 21 a. Les soldats rouges eurent alors recours à un moyen qui avait fait ses preuves. Faisant la culbute, des bouteilles incendiaires s'envolèrent par la porte cochère. Un liquide noir et poisseux couvrit les tanks en fit des torches. Il fit clair dans la rue, de ces flammes pourprées et vacillantes.

Mais les fusiliers mitrailleurs allemands avaient eu le temps de sauter hors de leurs tanks et, renversant deux soldats rouges qui tentaient de les arrêter, ils firent irruption dans la première entrée de la maison. Une mêlée furieuse s'engagea dans l'escalier. Les Allemands étaient trois fois plus nombreux que les soldats rouges, mais ceux de la garde paraient fermement les coups. L'un d'eux, Tchépourny, s'était couché avec sa mitrail-

lette sur le palier de l'escalier, et pendant que, derrière son dos, ses camarades dressaient une barricade avec des meubles, il arrêta l'offensive des Allemands par des rafales brèves et bien calculées.

Les Allemands ne purent prendre que les deux appartements d'angle. Tchépourny déchargea sur eux une dernière rafale et, titubant, blessé, au côté et à l'épaule, se mit à gravir l'escalier. Ses camarades le tirèrent par dessus la barricade.

Pendant ce temps, les Allemands avaient reçu des renforts. Après avoir tiré quelques coups de mortier de petit calibre dans les fenêtres de la cage de l'escalier, les hitlériens marchèrent à l'assaut de la barricade. Les cinq combattants qui la défendaient n'avaient plus de grenades. Leurs cartouches s'épuisaient. Ils ne tiraient qu'à coup sûr, lorsque les Allemands essayaient d'escalader la barricade. Les soldats rouges tinrent bon jusqu'au moment où, montés au premier étage par l'échelle des pompiers, un second groupe d'Allemands les attaqua par derrière. Ils eurent cependant le temps de se retirer et de se barricader encore au second étage. Tchépourny, blessé, fut placé à la cuisine, à côté de la porte du balcon : il était chargé de repousser une tentative éventuelle des Allemands de pénétrer là par l'échelle des pompiers.

Le combat reprit, combat inégal et de plus en plus acharné. Les Allemands lançaient des grenades, mais les soldats rouges les saisissaient au vol et les jetaient sur la tête des assaillants.

— Voilà pour venger Stalingrad ! Et voilà pour venger l'Ukraine ! Et voilà pour notre kolkhos du « Chemin rouge » ! disait le soldat rouge Klimouk en rejetant agilement les grenades allemandes.

Les Allemands ne purent tenir jusqu'au bout. Ils levèrent le siège, ils se retirèrent dans les appartements d'en bas. Le matin, ils tentèrent de nouveau de nettoyer la maison. Cette fois, leur mortier lança longue-

ment des mines dans la fenêtre de la cage de l'escalier. La fumée bistrée des explosions et la poussière de plâtre enveloppèrent tout d'un voile impénétrable. On pouvait croire que tout ce qui était vivant avait été déchiqueté, détruit. Mais, quand les Allemands se ruèrent en haut, ils furent encore accueillis par des coups de feu, rares mais précis, de derrière la barricade. Les soldats de la garde, qui s'étaient retirés dans les appartements pendant que le mortier tirait, avaient repris leurs postes. Ils épuisaient leurs derniers chargeurs en se préparant au corps à corps.

A ce moment un « hourra » éclata là-haut. Il avait retenti d'une façon tout à fait inattendue, et il continua à croître. Des bottes ferrées martelèrent l'escalier. C'étaient des soldats rouges de la maison voisine qui, passés par le toit, arrivaient à la rescousse. Des grenades tombèrent sur la tête des Allemands. C'était tellement imprévu que l'ennemi se mit en fuite en abandonnant ses morts et ses blessés. De nouveau, la maison n° 21a se trouva tout entière entre nos mains.

— Notre maison n'est que l'une des maisons de Stalingrad, dit le lieutenant.

De même que le soleil se reflète dans une goutte d'eau de pluie, la lutte livrée pour cette maison reflète la grande, la légendaire opiniâtreté des défenseurs de la ville de Staline qui combattirent avec un courage héroïque pour chaque rue, chaque étage, chaque appartement, chaque marche d'escalier.

BORIS POLEVOÏ.

SOUVENIRS D'UNE JOURNÉE HISTORIQUE

VÉCUE A STOCKHOLM LE 25 JUILLET 1914.

Je voudrais retracer en quelques pages les péripéties d'une journée que j'ai vécue et que je considère comme une journée historique ; du moins le fut-elle pour moi, puisque je me trouvai placé par ma carrière au point même où les dirigeants de l'État français furent atteints, loin de leur pays, par la première manifestation de la volonté de guerre germanique. J'ai cru que le souvenir de cette tempête invisible planant sur une atmosphère de fête officielle, de cette année fatale perçue tout le jour, sous la lumière triomphale de galas somptueux, intéresserait encore quelques lecteurs d'aujourd'hui. Du moins ce souvenir, à plus de trente années de distance, est-il resté en moi singulièrement vivant.

Nous sommes le 24 juillet 1914. Le Président Poincaré, qui vient d'achever en Russie sa visite officielle, est attendu demain à Stockholm, où il passera la journée. De là, il doit aller à Copenhague, puis à Christiania. Ainsi se complètera son voyage dans les Cours du Nord.

Le temps est magnifique ; la capitale de Gustave III semble être toute parée pour recevoir le descendant lointain de ceux qui donnèrent jadis aux visiteurs suédois de la Cour de France le nom de « Français du Nord ».

Le personnel de la Légation est sur les dents : la préparation protocolaire du voyage, la correspondance avec M. William-Martin, directeur du protocole, au sujet des

décorations à donner, des cadeaux à offrir, tout cela a été laborieux. Me trouvant au Quai d'Orsay dans le bureau du grand-maître des cérémonies de la République (car j'étais pour lors en congé, et suis rentré à mon poste la veille seulement de la visite présidentielle), j'ai été rudement interpellé, par cet aimable homme, sur le nombre et l'âge des enfants du Prince Royal de Suède; fallait-il leur apporter des poupées ou des soldats de plomb?

Aujourd'hui tout est prêt ou doit l'être, nous nous joignons sans arrière-pensée à la grande liesse du corps diplomatique, festoyant à Hasselbacken, l'élégant restaurant d'été du Djurgarden; on s'interpelle joyeusement de table à table: « Si les Allemands s'en mêlent, nous mobilisons », me dit l'attaché de la Légation russe.

Car, tout de même, il y a de la fièvre dans l'air. Dans les trois semaines écoulées depuis le drame de Serajevo, la situation internationale a évolué. Tout d'abord modéré, le ton de la presse autrichienne et allemande a soudain monté. Aucune voie diplomatique ne s'est encore ouverte pour sortir de la grave situation créée par un attentat qui n'est que l'épilogue tragique de la crise bosniaque de 1909 et des victoires des alliés balkaniques en 1912. Nous avons ainsi, dans cette belle nuit d'été, parmi les fleurs et les cristaux d'un repas élégant, la vague impression d'une veillée des armes. Mais c'est une veillée calme, assurée, triomphale même; et, paisiblement, en attendant les pompes officielles du lendemain, je rentre dans mon rez-de-chaussée de la Sturegatan.

La sonnerie éperdue du téléphone m'y accueille dès le vestibule, je me précipite: la voix de mon chef, M. Thiébaud se fait entendre. « Cher ami, je viens de recevoir de Paris des télégrammes pour le Président. Voulez-vous venir les déchiffrer? » Je me mets en route. A la Légation, sur mon bureau, je trouve une importante liasse de textes chiffrés. Me voici au travail. Stupeur: c'est la visite au Quai d'Orsay de M. de Schön, Ambassadeur d'Allemagne, reçu par M. Bienvenu-Martin, garde des sceaux, faisant

fonctions de Ministre des Affaires étrangères, assisté de M. Berthelot, qui remplace le Directeur des Affaires politiques.

Et c'est la communication de l'ultimatum autrichien à la Serbie, l'affirmation de l'appui total donné par l'Allemagne à son alliée, et surtout une phrase finale, dont l'importance est soulignée par M. de Schön lui-même, et dont le sens est celui-ci : « toute intervention d'une tierce Puissance entre l'Autriche et la Serbie, aurait, par le jeu des alliances, des conséquences incalculables. »

Le dernier des télégrammes que j'ai déchiffrés annonce une suite. Je l'attends quelques moments, puis rien ne venant, je rentre à pied, dans la nuit étoilée, sous l'impression très nette, presque exaltante, dans sa tragique brutalité, que la guerre européenne, tant de fois conjurée, mais inévitable, est cette fois-ci certaine, immédiate, et qu'avec le garde des sceaux, M. Berthelot et le Ministre de France à Stockholm, je suis encore le seul à posséder ce redoutable secret.

La suite des télégrammes, qui devait arriver un peu plus tard, fut livrée au Chancelier de la Légation. Enfin un dernier paquet de textes chiffrés devait être remis au Ministre lui-même, au moment où il partait pour aller au devant du Président de la République, en dehors du fjord de Stockholm. M. Poincaré, à son réveil, allait recevoir d'un coup la décharge la plus foudroyante qui, depuis quarante-quatre ans, se fût produite dans l'atmosphère politique de l'Europe. Sans doute on s'attendait bien à quelque chose, et l'on sut plus tard qu'en prenant congé du tsar, le Président de la République française lui avait dit : « Quoi qu'il arrive, nous ne faiblirons pas. » Mais nul n'avait prévu la soudaineté et la brutalité du déclenchement.

On aurait dû la prévoir pourtant.

La rapidité fulgurante et subreptice du coup était tellement dans la manière prussienne, la prolongation du séjour de Guillaume II, pour sa croisière d'été dans les

eaux norvégiennes, le choix, pour lancer la bombe, du moment où tous les hommes d'État d'Europe étaient en villégiature, du moment surtout où le Président de la République Française et le Président du Conseil, Ministre des Affaires étrangères de France se trouvaient en mer, séparés de leur Allié et loin de leur pays ; où, à Paris, les Chambres en vacances, l'État n'était représenté que par un vieux parlementaire étranger à toute politique extérieure, cela ressemblait tellement aux absences voulues de Bismarck dans les moments les plus graves, à ses effacements apparents à l'instant des péripéties tragiques qu'il avait longuement préparées ! Oui, on aurait dû prévoir cela, et, tout autant que le choix du moment, le ton péremptoire de la note allemande indiquait bien que l'Empereur, qui, en 1905, en 1909, en 1911, s'était laissé pousser jusqu'au bord de la guerre, pour reculer au dernier moment, cette fois avait consenti, et, soit de bon gré, soit sous la pression de son fils et de ses états-majors, avait décidé d'être « le Seigneur de la guerre ». Dès lors le dénouement était inéluctable.

Telles étaient les réflexions qui m'assaillaient au débarcadère royal, où j'attendais à côté du Roi et du comte Gyldenstolpe, Ministre de Suède à Paris, l'arrivée du Prince royal, qui s'était lui-même embarqué sur la gondole dorée de Gustave III, pour aller rencontrer la vedette amenant les hôtes de la Suède, du cuirassé *France* jusqu'aux abords mêmes de la ville, à travers les méandres du fjord.

Le roi relève d'une grave opération. Il s'est fait apporter une chaise de paille et nul ne peut se douter alors, à voir ses traits lassés, qu'il sera un jour le doyen des souverains d'Europe ; il échange avec moi quelques mots soucieux : les nouvelles de cette nuit, à supposer même que les Cours royales en eussent été d'avance averties, ont produit une profonde émotion. Le comte Gyldenstolpe traduit d'un mot l'opinion, très simpliste dans sa tendance inquiétante, qui sera souvent celle des ambiances

royales. Comme je lui disais en deux mots ma pensée sur l'irrecevabilité absolue des exigences qui allaient jusqu'à méconnaître l'indépendance de la Serbie, et comme j'ajoutais : « l'ultimatum est tellement blessant », il se borna à répondre : « l'attentat aussi était blessant », ce qui mit naturellement fin à la conversation.

Tout en me taisant, je réfléchissais aux conditions dans lesquelles la guerre allait trouver la Suède, je me remémorais l'histoire extérieure de ce pays au cours des dix dernières années : la crise de 1905, la séparation violente de la Norvège, la mortification profonde alors éprouvée par le peuple suédois en constatant qu'après le refus dépité, par Oscar II, du trône de Norvège pour son fils Charles, le royaume voisin avait trouvé facilement comme monarque constitutionnel, avec l'appui de l'Angleterre, un prince Danois. Puis, sous le règne de Gustave V, la tension des rapports avec la Russie à la suite de la tentative de celle-ci pour s'affranchir de la servitude relative aux fortifications des îles d'Aland, ensuite la détente momentanée entre les deux pays, l'espèce de lune de miel inaugurée par le mariage du prince Guillaume, second fils du roi, avec la fille du grand-duc Paul, période heureuse dont, l'année précédente on était brusquement sorti par la découverte de l'imprudent et ridicule espionnage pratiqué sur la Suède par l'Attaché militaire russe, et l'abandon du Prince Guillaume par son épouse la Princesse Marie, que l'opinion populaire accusait maintenant d'avoir espionné la Suède. Là-dessus le complot des partis de droite contre le Ministère libéral accusé de ne pas armer suffisamment le pays menacé par son ennemie héréditaire ; le cortège des paysans mobilisés par ces partis pour venir jusqu'au palais de Stockholm exprimer au souverain leurs inquiétudes ; le discours enflammé que leur avait tenu Gustave V, discours inspiré des *Carolins*, le poème épique de Verner de Heidenstam, discours probablement rédigé par Heidenstam lui-même, la crise ministérielle qui s'en était naturellement suivie, l'avène-

ment d'un Gouvernement de nuance moyenne, mais directement influencé par cette vague d'opinion populaire consacrée par l'adhésion du Roi. Oui, non loin de la statue de Charles XII dont la main menaçante désigne au peuple suédois l'ennemi de l'Est, je revois tout cela en attendant Poincaré, qui pourra seul, comme nous l'avons officiellement écrit au Gouvernement de la République, « porter d'une rive à l'autre de la Baltique le rameau d'olivier ». Je sais que notre suggestion a été entendue : le Président a dû parler au Tsar de la Suède ; aujourd'hui sans doute il apportera de bonnes paroles. Mais les Suédois répondront qu'ils préféreraient un acte. Quel acte, et que veulent-ils donc pour être rassurés par la Russie, si leur alarme est sincère ? Leurs craintes ne vont-elles pas être transformées en folles espérances, en vaines ardeurs, par l'immense cataclysme de l'Europe ? Et, comment, dès aujourd'hui, la Suède va-t-elle accueillir le petit homme sec et sans charme qui descendra tout à l'heure de la gondole dorée de Gustave III (1) ?

La voici, cette gondole ; avec ses douze rameurs arrêtés toutes rames levées, son pavillon doré, sa proue ciselée, elle paraît sortir d'un tableau de Guardi, mais ce sont ces passagers du xx^e siècle qui en descendent sans grâce. Le Roi me présente lui-même à M. Poincaré. M. de Margerie, Directeur des Affaires politiques, m'annonce que je suis nommé Chevalier de la Légion d'Honneur, et en épingle lui-même la croix sur mon uniforme. Le Président et sa suite prennent congé du Souverain et montent en voiture

(1) En fait, la Russie, d'accord avec ses alliés, devait donner à la Suède, sur l'initiative de son Ministre à Stockholm, et dès la première semaine de la guerre, des assurances apaisantes, à condition que la Suède elle-même observerait et sauvegarderait sa neutralité, ce qu'elle parvint à faire en effet pendant toute la durée de la guerre, grâce à la sagesse surtout du Ministre des Affaires étrangères M. Wallenberg et à l'influence du leader socialiste M. Hjalmar Brauting.

devant le jardin du Palais royal, où se tient massé le corps diplomatique. Nous devons nous retrouver un moment plus tard, ayant troqué l'uniforme contre la redingote, pour aller déjeuner au château de Drottningholm dans une île du lac Mœlar. On sait que le premier des grands lacs suédois, dont la chaîne s'étend presque de Stockholm à Gothembourg, arrive jusqu'à la Capitale. Le palais royal, bâti dans une île, qui est le cœur de la cité, voit les eaux du lac communiquer avec celles de la mer, par un bras plus étroit de moitié que la Seine à Paris.

Nous nous embarquons sur un plaisant petit vapeur. Ne sont invités que les visiteurs français, les membres de la Légation, et ceux du Gouvernement. Le trajet d'une heure au moins donnera aux entretiens toute leur libre expansion. Cependant je vois le Ministre des Affaires étrangères, M. Wallenberg, en quête tout le long du bord, de quelqu'un qu'il ne trouve pas. « Où donc est votre Président du Conseil ? » me demande-t-il. Je cherche à mon tour, et je trouve enfin M. Viviani affalé dans un coin presque inaccessible, seul, l'air accablé. Je le tire de sa cachette. On me dit qu'il souffre d'une crise hépatique. Je le veux bien, mais ne se sent-il pas aussi frappé par l'implacable retour des choses, lui qui vient de renverser brutalement, dès la rentrée des Chambres, le Ministère Ribot, sans aucun égard pour le vieux Père conscrit de la République ? Le voici pour la première fois Ministre des Affaires étrangères, Président du Conseil, et la fatalité lui apporte l'échéance terrible que ses prédécesseurs, depuis plus de quarante ans, étaient toujours parvenus à éloigner. Et j'avoue qu'alors l'accablement de M. Viviani me paraît justifié.

Nous arrivons. Voici la silhouette du château de Gustave III, tel qu'il fut construit et orné par le charmant souverain, avec son parc au fond duquel on peut encore visiter le pavillon chinois précédé de deux pavillons plus petits, dont l'un servait, dit-on, à d'aimables et discrets soupers.

Une Compagnie des Dragons de la garde, costumés en drabans, c'est-à-dire en dragons du temps de Charles XII, attend et rend les honneurs : buffleteries, cuirasses, tricornes, ces uniformes attrayants nous transportent d'emblée dans le passé. Tout à l'heure, assis à la longue table couverte de Sèvres, dans la galerie que nous avons tant de fois visitée en touristes, nous admirerons derrière le siège royal un heiduque coiffé d'une sorte de casque que surmontent deux longues plumes droites, jaune et bleue, couleurs de la Suède, divergentes au sommet, et par les fenêtres nous continuerons d'apercevoir, tout le temps du repas, les tricornes des cavaliers immobiles. En toutes choses cette fête officielle nous apparaît comme une exquise diversion aux graves préoccupations de l'heure.

La reine étant absente, c'est la princesse Charles, née princesse de Danemark, très belle et royale, qui reçoit en sa place. Après le déjeuner, son époux le prince Charles nous fait aimablement visiter les appartements royaux interdits au public, tels que la Chambre de Gustave III avec son alcôve au cadre chantourné tout étincelant de reflets.

Mais voici qu'il nous faut prendre la voie du retour, en voiture, car l'île où nous avons déjeuné est amarrée à la rive du lac par une courte passerelle. A ce moment on nous annonce que les Serbes cèdent à l'ultimatum autrichien. Je suis positivement consterné : Quoi ! cinq années seulement après l'annexion par l'Autriche de la Bosnie-Herzégovine, annexion acceptée par la Russie sur une sommation impérieuse de l'Allemagne, voici qu'à nouveau le cliquetis du sabre allemand suffit pour que le petit peuple slave doive se mettre à genoux, sans pouvoir compter sur l'aide de la puissante Russie ? N'est-ce pas à désespérer de l'Europe ? A ce moment, nous ignorions encore que la Serbie n'avait cédé qu'en réservant ce qui était essentiel au maintien de sa souveraineté ; que l'Autriche, décidée à rompre, avait déclaré la soumission insuffisante ; et nous ne pouvions prévoir à coup sûr qu'en un

jour déjà proche le Ministre de Russie à Belgrade annoncerait au vieux Pachitch que le tsar soutenait à fond son pays et que le vieil homme d'État murmurerait, en se signant, une action de grâces pour Dieu et pour la Sainte Russie.

Pour le moment, les uns consternés, les autres, et les plus nombreux, ravis (« tout est arrangé : la Serbie cède ») nous revenons en ville, et pour ma part, je me fais conduire à la Légation où bientôt apparaissent M. Viviani et M. Margerie. Celui-ci est soucieux : sans doute connaît-il déjà l'intransigeance autrichienne ; or le Président a accepté de recevoir des représentants de la presse, auxquels, dit en gémissant le Directeur des Affaires politiques, « il ne peut dire que des imprudences ».

Quant au Président du Conseil, l'affaire Caillaux le soucie en ce moment presque autant que la crise internationale. Les nouvelles du procès qui nous arrivent de Paris mettent une barre au front de l'homme d'État. Et pourtant, vu de Stockholm, en ce moment, comme tout cela apparaît secondaire !

M. Poincaré reçoit, cet après-midi, les Ministres de Russie et d'Angleterre, mais ce soir il tiendra cercle pour tout le Corps diplomatique, avant le dîner de gala qui doit avoir lieu au Palais royal. Courons revêtir à nouveau nos uniformes !

Le dîner doit précéder immédiatement le départ du Président. Les chefs des missions diplomatiques ont été convoqués une demi-heure à l'avance, pour que le Président puisse tenir le cercle. J'ai su depuis que M. Poincaré, sans doute embarrassé de s'entretenir, si peu que ce fût, avec le Ministre d'Allemagne et le Ministre d'Autriche, s'était borné à faire le tour du salon, en serrant la main de chacun et j'ai su aussi que plusieurs des diplomates n'avaient pas caché leur mécontentement de s'être dérangés pour si peu de chose.

Le dîner est servi dans une longue galerie au bord du lac Mœlar, garnie de place en place, de vitrines renfer-

mant des Sèvres. Sans doute présents de la Cour de France. A plusieurs reprises des messagers remettent des télégrammes au Roi, qui les passe à M. Poincaré. Puis tout d'un coup on vient appeler le traducteur de notre Légation. Il rentre au bout d'un instant tout ému : notre Légation à Christiania téléphone que l'Empereur Guillaume II vient de quitter brusquement les eaux norvégiennes pour rentrer en Allemagne. Dès lors ne faudrait-il pas modifier l'itinéraire du Président, qui devait passer officiellement toute une journée à Copenhague, une autre à Christiania? Les toasts banalement officiels prononcés, nous sommes maintenant réunis pour prendre le café, dans le cabinet de travail du roi, magnifique pièce située à l'angle du palais, regardant le lac Mølar, ennoblie et comme magnifiée par un splendide Gobelin, représentant « l'enlèvement d'Europe ». Le corps voluptueux de la nymphe renversée sur la croupe blanche du taureau divin, tel est le fond indifférent et somptueux de la scène que voici :

Tout le corps diplomatique est massé contre le mur et dans le coin du salon, laissant au milieu un large vide dans lequel se meuvent, seuls, le roi, M. Poincaré, M. Nekludof, Ministre de Russie et M. de Margerie. M. Viviani, ennemi des contraintes prend son café dans la pièce voisine. De temps en temps l'un ou l'autre se détache du fond de la salle et vient dire deux mots aux protagonistes : soit M. de Scavenins, Ministre de Danemark, soit M. Brunckhorst, Ministre de Norvège ; et nous comprenons que le Président a prié ces Messieurs de télégraphier ses regrets à leurs cours respectives, devant au plus tôt regagner Paris.

Cette question réglée, il semble que nous ne nous occupions plus que de nous-mêmes. Sommes-nous dans le palais de Gustave V ou bien à l'Élysée? On pourrait s'y tromper. Nous tournons le dos à toute la foule dorée qui nous contemple, M. de Margerie m'emprunte un crayon pour griffonner, dans une embrasure de fenêtre, des télé-

grammes qui seront à chiffrer et à envoyer dès le départ du Président.

Ces télégrammes, rédigés dans des conditions si insolites, se rapportent simplement au retour immédiat du chef de l'État.

Mais, à ce moment, je l'avoue, j'ai comme la vision des canonnières autrichiennes du Danube bombardant Belgrade, et du yacht impérial, le *Hohenzollern*, escorté de ses destroyers, abordant dans la mer du Nord le cuirassé qui porte le Président et sa suite, et qui n'a pas reçu toute son artillerie. Si les Centraux avaient eu autant d'imagination que moi-même, nous nous serions trouvés en guerre dès le lendemain. J'allais évidemment trop vite et trop loin : la paix se traînera une semaine encore et le *Hohenzollern* ne rencontrera le cuirassé *France* que pour lui envoyer à bout portant, avec une ironique courtoisie, le grand salut dû aux chefs d'État.

L'heure est venue du départ. Mais sur le grand escalier du palais, on nous arrête un instant pour nous faire entendre la *Marseillaise* chantée par des chœurs d'étudiants d'Upsal. Et je me rappelle l'effet singulier que me fit l'hymne des Marseillais, chanté à cette heure par ces voix du Nord.

C'est fini. Le Président et sa suite se rembarquent dans la gondole dorée, qui s'efface dans la nuit.

G. DE VAUX.

AMBROISE PARÉ

LE PÈRE DE LA CHIRURGIE MODERNE

(FIN).

Paré passe les dix ans qui nous séparent de la Saint-Barthélémy (1562-1572) en perpétuels déplacements à la suite du roi, et aucun fait particulièrement saillant ne mérite mention durant cette décade. Malgré sa vie trépidante, il trouve le temps, entre deux bivouacs, de publier des travaux de chirurgie tout en rédigeant, lentement, le grand ouvrage qui sera le couronnement de sa carrière.

Au mois d'août 1572, la Cour est à Paris, pour le mariage du jeune roi de Navarre, le fils d'Antoine et de Jeanne d'Albret, Henri, qui va épouser la fille de Cathérine, Marguerite de Valois : la reine Margot.

Une paix précaire, une trêve plutôt, avait été signée entre les deux partis, et les huguenots étaient venus nombreux à Paris pour le grand événement.

La reine mère, qui méditait depuis longtemps le grand massacre de ceux de la Religion, venait d'arriver à ses fins : elle avait pu arracher à la faiblesse de son fils l'ordre fatal, dont Coligny fut la première victime. Tout Paris savait que Paré avait soigné l'Amiral, et plus que tout autre, il était désigné aux entreprises des forcenés : aussi le soir du 24 août 1572, le roi qui l'aimait beaucoup, donna-t-il des ordres pour que son premier chirurgien fût mis en lieu sûr. Laissons la parole à un contemporain, Brantôme (1) :

« Le roi incessamment crioit : tuez, tuez... Il n'en

(1) BRANTÔME, *Discours sur Charles IX*.

voulut sauver aucun sinon M^e A. Paré, son premier chirurgien et le premier de la chrestienté, et l'envoya quérir et venir le soir dans sa chambre et garde robe, luy commandant de n'en point bouger : et disoit qu'il n'estoit raisonnable qu'un qui pouvait à tout un petit nombre, fust ainsy massacré, et si ne le pressa point de changer de religion, non plus que sa nourrice, laquelle il ayroit si fort qu'il ne luy refusa jamais rien, la priant pourtant toujours de reprendre la religion catholique sans la presser ny contraindre aucunement.»

Paré resta caché deux jours et demi au Louvre et ne rentra chez lui qu'alors que la populace était « rassasiée de sang et que s'achevait, dans la lassitude et la mort, la plus sombre tragédie qui ait déshonoré l'histoire ». Il aura fallu cette guerre pour que les horreurs de la Saint-Barthélémy fussent largement dépassées.

L'alerte avait été chaude : il est vraisemblable qu'il abjura peu après : il désirait avant tout la paix, et l'aurole du martyr ne le tentait pas davantage que Rabelais. Certaine phrase de ses écrits laisse entendre toutefois qu'il était encore calviniste en 1575.

Charles IX ne devait pas survivre très longtemps à la tuerie qu'il avait eu la faiblesse d'autoriser. Usé par des excès de toutes sortes et peut-être aussi par le remords, il s'éteignait, tout jeune encore, en 1574. Paré resta le premier chirurgien de son frère et successeur, Henri III, le dernier fils de Catherine.

Au cours de sa vie agitée, il avait eu, au hasard de ses séjours dans la capitale, l'occasion de publier divers ouvrages (1), qui s'échelonnent entre les années 1545 et 1574.

(1) *La méthode de traicter les plaies d'harquebuse*, 1545 ; *Briefve collection*, etc., 1549 ; *L'Anatomie universelle du corps humain*, 1561 ; *La méthode curative des plaies et fractures de la tête humaine*,

Disposant de plus de loisirs après la mort de Charles IX, il se décida enfin à publier l'édition complète de ses œuvres, qu'il méditait depuis longtemps.

Cet ouvrage intitulé : « Les œuvres de M. Ambroise Paré, Conseiller et premier chirurgien du roi, avec les figures et les portraits, tant de l'Anatomie que des instruments de Chirurgie et de plusieurs monstres », fut achevé d'imprimer chez Gabriel Buon, libraire à Paris (à l'enseigne de Sainte Claude et de l'homme sauvage, rue Saint-Jacques) en 1575.

L'auteur n'avait pas daigné solliciter l'« Imprimatur » de la Faculté de Médecine, et l'on sait l'intransigeance de cette dernière envers les Barbiers et Chirurgiens, dont, en vertu d'actes patentés, elle se considérait comme la toute puissante suzeraine. Ce crime de lèse-majesté provoqua, il fallait s'y attendre, une vive indignation parmi les robes rouges de MM. les Docteurs Régents de la rue de la Bucherie, et la « Très Salutaire Faculté » réagit violemment : elle fulmina une interdiction en règle, s'opposa à la vente du livre et porta plainte devant le Parlement de Paris.

Que contenait donc de si subversif cette œuvre, et quelles étaient les raisons profondes de cette levée de boucliers ?

A défaut de la première édition de l'ouvrage de Paré, que ne possèdent guère que deux bibliothèques publiques : la Nationale et celle de la Faculté de Médecine de Paris, j'utiliserai celle que j'ai en mains : la cinquième, parue en 1598, en première édition posthume du maître ; c'est la plus complète, et elle constitue la « somme » de ses idées.

C'est un volumineux in-folio, de plus de 1200 pages.

1562 ; *Dix livres de Chirurgie, avec le magasin des Accessoires*, 1564 ; *Traité de la Peste, de la Petite Vérole, etc.*, 1568 ; *Les cinq livres de Chirurgie*, 1572 ; *Deux livres de Chirurgie*, 1573 ; *Des plaies faites aux parties nerveuses*, 1573.

Il est divisé en 29 livres, et embrasse l'ensemble des connaissances médico-chirurgicales du temps.

Après un court « Avertissement », dans lequel l'auteur adjure son lecteur de ne pas se borner, dans la pratique de son art, à la stricte observance des préceptes des Anciens, il nous entretient « de l'invention et excellence de la Médecine et de la Chirurgie » (1), dont il délimite les domaines réciproques. Les opérations de Chirurgie sont cinq en général, à sçavoir :

- oster le superflu,
- remettre en sa place ce qui en est sorti,
- séparer le continu,
- joindre le séparé,
- adiouster et aider à nature en ce qui lui défaut.

Il fait ensuite une brève incursion dans le domaine de l'histoire naturelle (2) et nous montre les animaux doués de certaines « vertus naturelles » : il leur prête de l'intelligence et cite en exemple l'ours qui, au début du printemps, « yssant dehors sa caverne et son siège » comme dit si joliment l'un de ses contemporains, avale des fourmis pour se purger, et la cigogne qui nous a enseigné l'usage du clystère (3).

Les animaux sont doués d'organes sensoriels plus subtils que les nôtres, ce qui leur assure la « cognoissance de la mutation du tems ». « Quand les poulles et autres oiseaux domestiques se batent des aisles et sautent en chantant c'est signe de pluie, et de grans vents. Quand les oyes canes et canars se baignent volontiers et s'épluchent et dressent leurs plumes avec le bec, et ensemble

(1) Le premier Livre, de l'Introduction ou entrée pour parvenir à la « vraie cognoissance de la Chyrurgie ».

(2) Le second Livre des Animaux et de l'excellence de l'homme

(3) Laquelle se sentant aggravée d'humeurs, « estant au riuage de la mer, remplit son bec et son col d'eau marine... puis se seringue par la partie par laquelle il jette ses excréments, et peu de tems après se vuide et se purge... »

jargonnent c'est signe de pluye... Le crocodile fait ses œufs iustement à la hauteur que la rivière du Nil doit desborder et couvrir la terre, de façon que le paysant qui premier les treuve de fortune, sçait et prédit à ses compagnons, iusques où le fleuve doit monter et desborder l'Esté ensuyvant : mesurant et compassant iustement ce qui doit estre couuert d'eau, afin que luy sans estre baigné, puisse couuer ses œufs. Or cela est plus vne précognoissance de ceste beste, procédante de diuination, que de ratiocination, chose digne d'admiration... »

Paré trata de leur « industrie » et cite en exemple les nids des oiseaux, les toiles des araignées, les gâteaux des mouches à miel, etc., note les soins que les oiseaux donnent à leur progéniture. Il parle de « la force, docilité, religion, clémence, bonté... et chasteté des éléphants ». Car « cette beste la plus grande, plus puissante et plus espouantable de la terre, adore le Soleil levant. Les Arabes en font bon tesmoignage, qui voyant ordinairement grande quantité d'éléphants à la nouvelle Lune descendre à grans troupeaux aux rivières, où ils se lauent et baignent, et après qu'ilz sont purifiez, *il* se mettent à genoux et font leur adoration, puis retournent au bois ».

Les animaux s'appriivoient facilement : ce sont eux qui ont appris à l'homme les divers procédés qu'il utilise au combat ; les oiseaux, de plus, lui ont appris la musique... et notre homme termine cette incursion zoologique par l'énumération des raisons qui font que l'homme « est plus excellent et plus parfait que toutes les bestes ensemble ».

Après quelques livres consacrés à l'anatomie (1) Paré

(1) « Le troisième Livre, traictant de l'Anatomie de tout le corps humain, illustrée des figures de chacune partie d'iceluy ; le quatriesme Livre traictant de l'anatomie lequel contient les parties vitales, contenues dans le thorax, nommé des François poitrine ; le cinquieme Livre, contenant les parties animales

en arrive à l'étude de l'art chirurgical proprement dit. Il étudie d'abord les tumeurs « contre nature ou apotumes » (c'est-à-dire les abcès) (1). Il figure les instruments nécessaires à leur « curation » : on utilisait des lancettes que l'on insérait dans un « jeton » ou dans une bague, dont un ressort libérait, au gré de l'opérateur, la lame qui y était incluse, et il donne les conseils les plus éclairés sur la façon et le lieu où il faut inciser. Ses préceptes ne seraient désavoués par aucun chirurgien de nos jours (2).

On opère déjà les hernies et la plaie opératoire est recousue avec du fil d'or : c'est ce qu'on appelle le « point doré ». Parmi les instruments représentés on reconnaît, avec étonnement, l'aiguille courbe avec chas et la pince à mors que le célèbre chirurgien Suisse Reverdin a modernisée.

situées en la teste; le sixiesme Livre auquel sont contenus principalement les muscles et les os de tout le corps, avec description de toutes les autres parties des extrémités.» — Comme il le confesse du reste sans vergogne, Paré a emprunté la plupart de ses figures à Vésale, dont le magnifique ouvrage venait de voir le jour, et était illustré de splendides gravures sur cuivre, encore inégalées.

(1) «Le septiesme Livre traictant des Tumeurs contre nature en général; le huitiesme Livre traictant des tumeurs contre nature en particulier.»

(2) «Sept choses sont à considérer. Premièrement que la section soit faite à l'endroit qui est le plus mollet, qui enfonce sous le doigt, et fait souvent une pointe. Le second qu'elle soit faite au plus bas lieu, afin que la matière contenue ne croupisse et se puisse mieux écouler. Le tiers qu'elle soit faite *selon les rides du cuir* et rectitude des muscles. La quatriesme qu'on évite les grands vaisseaux comme artères veines et nerfs. La cinquiesme que la matière ne soit vidée tout à coup principalement aux grands abcès, afin que ne s'ensuive débilitation de la vertu par trop grande évacuation qui se pourrait des esprits avec la matière. La sixiesme que le lieu soit traité doucement sans exciter douleur le moins qu'il sera possible. La septiesme qu'après l'ouverture le lieu soit modifié, incarné puis consolidé et cicatrisé.»

Avec les plaies par arme blanche ou armes à feu, les contusions, ulcères, gangrènes, Paré est à son affaire (1). Pas un détail, pas un outil, ne nous sont épargnés, et le médecin qui feuillette le livre s'étonne de voir défiler sous ses yeux nombre d'instruments qu'il croyait d'invention toute récente : aiguilles à sutures de formes variées ; rugines, trépan, scies, écarteurs, pinces à griffes, à mors, à bec de perroquet, de corbin, à bec de cane, de cygne (toute l'ornithologie y passe) : c'est un vrai arsenal (... un magasin, comme dit Paré), qui s'offre à nous. Et j'oubliais les tire-balles, tire-fonds, les dilateurs, et le scarificateur à lames multiples, encore en usage, aujourd'hui même, dans nos hôpitaux les plus modernes...

Et il en arrive aux instruments utilisés pour les amputations. A leur vue, l'on éprouve un certain frisson, à penser qu'au temps de Paré l'anesthésie chirurgicale étant lettre morte, ses patients supportaient les opérations les plus graves et les plus douloureuses avec un sang-froid et une abnégation extraordinaires. Les femmes ne se montraient pas moins courageuses que les hommes : cette Catherine de Médicis que j'ai montrée sous un jour peu enviable, avait un caractère et une volonté de fer. Ayant, dit-on, la jambe bien faite, pour la mieux faire valoir, à cheval, elle eut l'idée de l'avancer sur l'arçon, inventant ainsi la selle de nos modernes amazones (2). Un beau jour, peu après cette innovation, la reine-mère fut

(1) «Le neufviesme Livre, traitant des playes récentes et sanglantes en général; le dixiesme Livre traitant des playes récentes et sanglantes en particulier; le onziesme Livre traitant des playes faictes par harquebuses et aultres bastons à feu, flèches, dards et des accidents d'icelles; le douziesme Livre traitant des contusions, combustions et gangrènes; le treiziesme Livre, des ulcères, fistules et hemorrhoides.»

(2) Auparavant en effet, les femmes montaient à cheval assises d'un seul côté sur une selle plate, les deux pieds posés sur une planchette reliée à la selle (D'ESCHEVANNES, *Vie d'A. Paré*, p. 107).

désarçonnée et violemment projetée à terre, la tête la première. Paré dut la trépaner. Elle endura l'opération sans sourciller. « On lui fit, dit Charles IX, une petite ouverture au chef, qui profita tellement qu'au même instant la douleur cessa. »

Peu de jours plus tard, elle racontait plaisamment l'aventure à la duchesse de Guise : « Je n'ay aysté, écrivait-elle, guière blayssée et je ne suis que marquée sur le nez comme lé moutons de Berry. »

Un bref aperçu des bandages, des fractures, luxations et autres opérations de chirurgie (1), termine l'œuvre purement chirurgicale de M^e Ambroise. Là encore, au passage, on est surpris de voir figurer des appareils à extension continue, des attelles que l'on croirait très modernes... et le chirurgien-dentiste y rencontre lui aussi des sujets d'étonnement.

La lecture de ces 17 premiers livres est, sinon aisée, du moins facile. On voit que Paré y est maître de son sujet. Celle des livres suivants est, par contre, tout à fait fastidieuse. Un pesant ennui en émane, et l'on sent que l'auteur s'est aventuré sur un terrain qui n'était pas le sien : il y est mal à l'aise.

[Convenons, pour sa défense, que la théorie surannée des tempéraments et des humeurs, qui devait encore do-

(1) « Quatorziesme Livre traittant des bandages ; quinziesme Livre traittant des fractures des os ; seiziesme Livre traittant des luxations ; le dixseptiesme Livre, traictant de plusieurs indispositions et opérations particulières, appartenantes au chirurgien. » Un peu plus loin dans son œuvre (le « vingtroisième livre traittant des moyens et artifices d'adiouster ce qui défaut naturellement ou par accident »), Paré se permettra encore une brève incursion dans le domaine chirurgical en une sorte de petit traité de prothèse chirurgicale, où il passe en revue les yeux artificiels, nez postiches, masques, oreilles de cire, dentiers en dents de rohart, les moyens de faire parler les gens qui ont eu la langue coupée, et nous présente tout un assortiment de pieds et de mains articulés, de jambes de bois, pilons, etc.

miner la médecine pendant plus de cent ans, ne lui facilitait guère la besogne.]

Il se borne à répéter, bien sagement, ce qu'ont dit ou écrit ses devanciers : dès qu'il ne s'agit plus de faits qu'il a pu vérifier dans sa pratique courante, reparaît l'homme de son temps, croyant aveuglément à ce qui est écrit, sans discuter, sans émettre la moindre objection sur les faits qu'il avance, même les plus extraordinaires... Au sujet des venins, par exemple, il nous ressasse les plus abracadabrantes légendes touchant le fameux basilic, les crapauds, les salamandres, etc. (1).

Il retrouvera sa verve et son entrain en traitant de la *Génération humaine*, livre dont la lecture n'engendre pas la mélancolie... C'est celui que la Faculté, prise d'une subite crise de pudeur, lui reprochera avec le plus de violence. Paré y aborde, crûment, le problème des sexes, et en un temps où, si l'on n'appelle pas encore, — et pour cause, — Rollet un fripon, on y appelle du moins un chat... un chat. Sur cette épineuse question, Paré fait montre d'une sérieuse expérience personnelle, glanée, sans doute, au cours de ses nombreuses tribulations.

Il traite aussi, en passant, de l'art des accouchements d'une façon fort complète et fort pertinente pour l'époque.

Paré était très fier de son *Livre des monstres* (2), dans lequel il aborde, pêle-mêle, l'étude de la tératologie, de l'histoire naturelle, touche à la démonologie et à

(1) «Le dixhuitiesme Livre, traitant de la maladie arthritique vulgairement appelée goute; le dixneufviesme Livre traitant de la grosse vérole, dite maladie vénérienne et des accidens qui aduient à icelle; le vingtiesme Livre traitant de la petite vérolle, rougeolle et vers des petis enfans, et de la lèpre; le vingt et uniesme Livre traitant des venins et morsures et piqueures de bestes venimeuses; le vingtdeuxiesme Livre traitant de la Peste; le vingtquatriesme Livre traitant de la génération de l'homme recueilly des Anciens et Modernes.»

(2) Le «XXV^e Livre, traitant des Monstres et Prodiges».

l'astronomie. Si intelligent qu'il soit, notre homme s'y montre jusqu'au bout des ongles, l'homme de son temps, extraordinairement crédule et gobeur, acceptant sans broncher les descriptions les plus invraisemblables des auteurs qui l'ont précédé, et dont, pas une minute, il ne met en doute la véracité... Il donne d'abord la définition du monstre et du prodige : « Monstres sont choses qui apparoissent outre le cours de Nature (et sont souvent signes de malheurs à advenir)... comme un enfant qui naist avec un seul bras. »

Prodiges sont choses qui viennent *du tout contre Nature*, comme une femme qui enfantera un serpent ou un chien et il cite, comme références, les noms des nombreux auteurs anciens qui ont abordé le sujet avant lui. Il distingue 13 causes différentes, susceptibles de produire des « monstres », qu'il énumère : notons parmi elles : la Gloire de Dieu, son Ire, l'imagination féminine durant la gestation, les accidents, chutes, etc. ; les maladies héréditaires, la simulation (les gueux de l'Hostière...) et enfin treizième et dernière cause, et non la moindre, l'action des diables : et chaque fois il cite de nombreux exemples.

Lorsque Paré a pu voir de ses yeux ce dont il parle, sa description est bonne, et la science moderne y retrouve aisément l'un des « monstres » qu'elle désigne effectivement de ce nom. Il perd, par contre, tout esprit critique lorsqu'il se contente de rapporter ce qu'ont écrit les autres. Telle la description suivante qu'il nous donne, avec le plus grand sérieux : « Du temps que le pape Jules II suscita tant de malheurs en Italie et qu'il eut la guerre contre le Roy Louis douziesme, 1512... on vit naître près de Ravenne un monstre ayant une corne à la teste, deux ailes et un seul pied semblable à celui d'un oyseau de proye : à la jointure du genouil un œil : et participant de la nature de masle et femelle, comme tu vois par ce pourtraict » (1).

(1) PARÉ, *Œuvres*, p. 1106.

Sont aussi considérées comme des monstruosités, les cas de naissances gémeillaires, trumellaires, etc. Que sont les fameuses quintuplettes, dont l'Amérique s'enorgueillit à côté de la femme dont il nous donne le « pourtraict », femme honnête précise-t-il, — qui fut enceinte de 36 enfants ? et il y a mieux ! il cite le cas, dix fois plus fort, d'une certaine comtesse de Flandre, « laquelle par une juste permission et vengeance de Dieu, conçut et accoucha d'une seule portée, ainsi que plusieurs historiens nous ont laissé par écrit, de 365 enfants, autant qu'il y a de jours dans l'an ! Heureusement que de nos jours, en ces temps de pénurie de layette, l'ire divine n'en est plus à ce genre de représailles. . .

Paré nous expose ensuite les désastres auxquels s'exposent les femmes qui laissent trotter leur imagination : des enfants à tête de grenouille, à groin de porc, à pieds tortus (lisez pied-bot), en peuvent être la pénible conséquence. Il faut avouer que sur ce point, la croyance populaire n'a guère fait de progrès et que nombre de personnes continuent à croire, aujourd'hui encore, à la réalité des « envies ». Dans des circonstances spéciales, sur lesquelles il a le bon goût de ne pas insister, les femmes peuvent mettre au monde des animaux divers : chats, chiens, cochons et même lapins ! (Actuellement elles se contentent d'en poser.)

Comment en serait-il autrement en ce xvi^e siècle où l'on brûle encore des sorciers et sorcières, qui « questionnés » à la mode du temps, avouent un commerce avec le diable et les pléiades de diabolotins qui lui obéissent aveuglément, et exécutent maintes diableries aux dépens de la pauvre humanité, tels ces monstres qui hantaient l'imagination d'un Breughel ou d'un M. Grünwald et dont ils ont parsemé la plupart de leurs œuvres.

Les monstres se peuvent rencontrer partout : sur terre, dans la mer comme dans les airs, — et Paré en donne une longue énumération, sans doute complète à son époque. A côté des monstres de la mythologie : sirènes et tritons,

hydres et dragons, nous y voyons défilier tous ceux qu'inventa la fertile imagination des hommes du moyen âge : le gendarme de mer, ou Zitiron, l'évêque et le moine, le saccaroth, auxquels s'entremêlent à l'occasion des animaux réels, mais qui passaient alors pour fabuleux, comme le morse, la baleine, le crocodile, le phoque ou veau de mer : « les Grecs l'ont nommé *Φώκη*, à cause de son mugissement qui luy a donné le nom de veau de mer parmy nous », l'orobon, qui sévit en mer Rouge, le hogo, le requin (qu'il appelle « Lamie »), etc. Il attache naturellement créance à la légende du fameux « rémora » ce poisson à ventouse qui, à lui seul, arrête les plus gros navires et relate complaisamment les malheurs d'Antoine qui, comme tout le monde le sait, perdit la bataille d'Actium par la faute des rémoras (et il transcrit tout au long un poème que son grand ami, du *Bartas*, a consacré à cet animal) (1).

Après les monstres marins, Paré passe aux monstres terrestres, le Huppalim, le thanaceth, et nous fournit

-
- (1) « La Remore fichant son débile museau
 Contre le moitte bord du tempesté vaisseau,
 L'arreste tout d'un coup au milieu d'une flote,
 Qui suit le vueil du vent, et le vueil du pilote,
 Les resnes de la nef on lasche tant qu'on peut,
 Mais la nef pour cela charmée ne s'esmeut,
 Non plus que si la dent de mainte ancre fichée
 Vingt pieds dessous Thétis la tenoit accrochée,
 Non plus qu'un chesne encor, qui des vents irritez,
 A mille et mille fois les efforts despitez,
 Ferme, n'ayant pas moins pour souffrir ceste guerre,
 Des racines dessous que des branches sur terre.
 Dy-nous, arreste-nef, dy-nous, comment peux-tu,
 Sans secours t'opposer à la jointe vertu
 Et des vents, et des mers, et des cieus et des Gasches?
 Dy-nous, en quel endroit, ô Remore, tu caches
 L'ancre qui tout d'un coup bride les mouvemens
 D'un vaisseau combatu de tous les élémens?
 D'où tu prens cet engin, d'où tu prens ceste force,
 Qui trompe, tout engin, qui toute force force ?

de bien savoureux détails sur *le* giraffe, l'autruche et la façon de la capturer, la licorne, le caméléon, le toucan, etc. C'est enfin le tour des monstres du ciel : les comètes, astéroïdes et autres prodiges que l'imagination populaire se plaisait à voir apparaître dans les cieux comme pour annoncer tout événement d'importance.

*
* *

Ne soyons pas trop sévères pour Paré : nous ne pouvons exiger de lui qu'il soit en avance de quatre siècles sur son temps.

Rappelons-nous, modestement, qu'en ce xx^e siècle, dit de lumières (on vit toujours en un siècle de lumières...), nous agissons bien souvent comme A. Paré, accordant trop facilement créance à ce que nous lisons. Même les plus savants se laissent bernier : tel S. Reinach avec la tiare de Saïtapharnès, puis les silex de Glozel. Il existe encore sur le marché zoologique, des « sirènes d'Orient » qui tentent l'acheteur crédule. Elles proviennent de Chine où des artistes spécialisés dans ce genre de travail, adaptent avec beaucoup d'art une dépouille de poisson sur le tronc d'une guenon... et de bien malins s'y sont laissés prendre... Ces fameux truquages étaient si connus des savants du *British Museum*, que lorsque parvint en Europe le premier spécimen naturalisé d'ornitorhynque, on se méfia à bon droit et que l'on crut à une nouvelle supercherie... Y a-t-il si longtemps qu'on a démontré que le fameux Sir J. Mandeville, auteur de fameux récits de voyages aux Iles lointaines n'avait jamais existé?... et si j'ai bonne mémoire, peu avant cette guerre, le fameux monstre du Loch-Ness a fait une nouvelle et sensationnelle apparition : le proverbe : « A beau mentir qui vient de loin » a encore une belle carrière en perspective...

Le *Livre des monstres* est suivi de trois autres (1) sans grand intérêt, et l'œuvre s'achève par la relation des voyages de l'auteur, précieux document qui permet au biographe, de suivre aisément à plus de trois siècles de distance, les allées et venues du grand chirurgien.

*
* *

Une telle œuvre devait forcément, à son apparition, provoquer une vive réaction de la part de la Faculté de Médecine. Ses trois chefs d'accusation furent les suivants :

1° Paré, simple chirurgien, ne fait pas œuvre purement chirurgicale : il se mêle de médecine, chose impie et déraisonnable ;

2° Son livre de la *Génération* est profondément immoral et nuisible aux bonnes mœurs, attentatoire à la sûreté de l'État... ;

3° Il est inadmissible, enfin, qu'une œuvre de science pure ne soit pas rédigée en latin.

Elle décida donc, de poursuivre l'auteur en Justice, demandant que les œuvres d'A. Paré, « homme très imprudent et sans aucun savoir », ne soient mises en vente qu'après lui avoir été communiquées et d'avoir été ap-

(1) Deux livres à peu près illisibles sont consacrés, le premier à la thérapeutique : « le vingtsixiesme Livre traitant de la faculté et vertu des médicemens simples ; ensemble de la composition et usage d'iceulx » ; le second aux distillations : « le vingseptiesme Livre traitant des distillations ». Suit une sorte de traité de l'Art des autopsies et de médecine légale : « le vingthuitiesme Livre traitant des rapports et du moyen d'embaumer les corps morts, précédé par quelques aphorismes d'Hippocrate et des « canons et reigles chirurgiques de l'authœur ». Le dernier livre enfin : « le vingteufiesme Livre : Apologie et Traicté, contenant les Voyages, faits en divers lieux », est consacré aux voyages de Paré, et constitue une sorte d'appendice. A la fin du 28^e livre se lit la célèbre maxime qu'aimait l'auteur : *Labor improbus omnia vincit*.

prouvées par Elle, conformément aux Décrets en vigueur (1).

Paré ne se laissa pas faire : il se déclara prêt à la lutte à outrance, et fit aussitôt tenir à MM. du Palais un petit opuscule (2) dans lequel il répondait, point par point, aux critiques de ses détracteurs.

On ignore ce qu'il advint du procès, mais un accord dut sans doute intervenir entre les parties, puisque l'ouvrage vit le jour peu après. Trois ans plus tard, chose exceptionnelle, une seconde édition était nécessaire.

Plus avisé Paré se mit, cette fois, en règle avec la Faculté qui, amadouée, trouva la « demande de cet homme » conforme aux usages et autorisa la publication (3). Le livre s'étant encore rapidement épuisé, elle approuva ensuite une traduction latine (4) : tout rentra dans l'ordre. Mais cette dernière ne fut pas un succès, et l'on ne renouvela pas l'essai. Par contre l'édition française continua longtemps son étonnante carrière (5)

(1) Le décret de 5 mai 1535 qui défendait qu'aucun ouvrage de médecine fut mis en vente sans l'imprimatur de la Faculté de Médecine.

(2) « Response de M. A. Paré, Premier Chirurgien du Roi aux calomnies d'aucuns médecins et chirurgiens touchant ses œuvres. » Sans date. Cité par LE PAULMIER, *A. Paré*, p. 222, qui donne le texte intégral de cet opuscule rarissime. Il est intéressant de noter que, dans cette œuvre, il déclare appartenir à la religion réformée, ce qui clôt le débat institué sur sa confession réelle.

(3) Paré avait consenti quelques modifications de détails et supprimé son fameux *Livre des Fièvres* qui contrariait la Faculté : il en avait tout bonnement réparti les divers passages dans plusieurs chapitres de son œuvre.

(4) Elle établit soigneusement le titre que devait porter cette traduction, et précisa que « toutes les feuilles portant en tête un titre différent devaient être biffées, déchirées et réservées à un vil usage ». Ce titre était le suivant : « Ambrosii Parae Regis Chirurgi Opera, latinitati donata a docto quodam viro, cura et diligentia Jacobi Guillemeau, Chirurgii Parisiensis. »

(5) Toutes les éditions de Paré sont rarissimes. Pour en donner une idée voici ce qu'en dit Le Paulmier (*l. c.*, p. 110,

traversant près de quatre siècles sans perdre de sa fraîcheur, justifiant ainsi le jeu de mots latins qui figure au bas du portrait de Paré : *Humanum Ambrosii vera haec Paraei effigiem, sed opus continet Ambrosiam.*

*
* *

Nous manquons de renseignements précis sur les dernières années de la vie de Paré : la relation de ses « Voyages » s'arrête, en effet, avant la mort de Charles IX.

Sa grande activité dut se ralentir, — il avait 65 ans à la mort de celui qui l'avait le plus efficacement protégé, — et l'on croit que, par la suite, il demeura à Paris, continuant à y exercer son art, tout en surveillant la publication de son œuvre.

Quoique premier chirurgien de Henri III, il ne l'accompagna plus dans ses déplacements, en égard à son grand âge ; il ne sera pas aux côtés du roi après la Journée des Barricades, et ce ne sera pas lui qui l'assistera lorsque,

note 1) : Il ne connaît, dit-il, que 2 exemplaires de chacune des 2 premières éditions, on n'en connaît aucun de la troisième (peut-être est-ce l'édition latine?) et un seul des 4^e et 5^e éditions. Elles ne courent donc pas les rues... 1^{re} éd. 1575, Paris Buon ; 2^e éd. 1579, Paris. Ces deux premières éditions sont suivies d'un album de 78 planches qui, dans les éditions suivantes furent réparties dans le corps de l'ouvrage ; 3^e éd., Paris 1585, inconnue : sans doute l'édition latine ; 4^e éd ; Paris 1585 ; 5^e éd., Paris 1598, la première parue après le décès de l'auteur ; 6^e éd., Paris 1607 ; 7^e éd., Paris 1614, parue d'abord chez Barthélémy Mace, au Mont-Saint-Hilaire, à l'Escu de Bretagne, Paris, puis chez Buon, comme par le passé ; 8^e éd. et 9^e éd., 10^e éd., la première Lyonnaise : 1641, chez Claude Prost, Rue Mercière, « à l'Occasion », et chez Philippe Borde, Rue Mercière, « à l'Enseigne du Temps » ; 11^e éd. à 13^e éd., Lyon ; 14^e éd. 1685 ; 15^e éd. 1840 : édition Critique, en 3 volumes, publiée à Paris par Malgaigne. La dernière en date. La plus maniable, mais dénuée de la saveur d'ancienneté des précédentes. Elle est précédée d'une longue biographie de Paré par Malgaigne.

peu après, en 1589, le dernier des Valois tombera victime du poignard de Jacques Clément.

Quelques mois plus tard le Béarnais entrait dans Paris et, peu après, Paré, « homme docte et des premiers de son art s'éteignait à l'asge de 80 ans, le jeudi 20 de décembre 1590, en son domicile de la rue de l'Yrondelle, ayant pleinement réalisé le souhait du sonnet des *Regrets* :

*Heureux qui, comme Ulysse, a fait un beau voyage
Et puis est retourné plein d'usage et raison,
Vivre entre ses parens le reste de son asge.*

Il fut inhumé en l'église Saint-André-des-Arts, mais sa mortelle dépouille ne devait pas jouir très longtemps de l'éternel repos qu'elle avait si bien gagné : en 1800, la pioche des démolisseurs mettait bas l'église Saint-André-des-Arts. Personne ne s'avisa alors de recueillir les restes mortels du père de la Chirurgie. Avec des milliers d'autres ossements anonymes, ils furent transportés dans l'immense ossuaire des Catacombes : ils y sont sans doute encore. Mais si les derniers restes de l'homme ont disparu, l'œuvre demeure, elle, impérissable. Comme l'a dit J. L. Faure, A. Paré, homme éminemment représentatif de son siècle, « fut l'un de ces esprits libres et clairs, courageux et puissants, qui s'engagent droit devant eux sur la route éternelle qui conduit à la vérité, et qu'*illumine cette flamme intérieure qui ne s'allume que chez ceux qui sont marqués par le Destin* » (1).

D^r LOTTE.

(1) J.-L. FAURE, *Discours prononcé devant l'Académie de Médecine de Paris*, en octobre 1936.

LA « COMÉDIE DES DUPES » EST UNE TRAGÉDIE RUSTIQUE.

Une tragédie rustique vient d'être diffusée par la Radio française ; elle s'intitule la *Comédie des Dupes*, et le mot Comédie est là finesse d'humoriste, car on y souffre, l'amant meurt et l'amante devient un peu folle. L'œuvre est d'une réelle valeur littéraire, et je vais essayer de tirer d'elle quelques réflexions d'un caractère général.

Où se passe-t-elle ? Je ne sais trop... La chaleur parfumée du texte désigne la Haute-Provence et je crois que les jeunes auteurs, M. Barthélémy Taladoire et M. Étienne Fuzelier sont méridionaux. Mais des noms de personnages, Elna, Erik, Gullmann, nordiques, sont choisis pour nous égarer. Avec son nom grec, ou phocéén, la nourrice Basilide nous ramène vers les Alpilles. On parle, en ce pays de montagne, le langage poétique de Jean Giono, l'auteur d'*Un des Baumugnes* et du *Bout de la Route*. L'excès de lyrisme, la préciosité naturiste de ce dangereux modèle ont été évités avec soin. La comparaison avec le style de Daudet, de l'*Arlésienne*, vient aussi à l'esprit... Mais bien d'autres rapprochements se forment, chez un auditeur qui a de la mémoire. Ainsi, les mots « tragédie pour pupazzi » font penser au *Théâtre de Marionnettes* de Mæterlinck ; donc à tous les symboles hésitants et doux de Maleine, de Pelléas, de Tintagilles... Oui ; il y a « du

symbolisme là-dedans»... Symbolisme et paysannerie, direz-vous? C'est donc quelque chose comme du d'Annunzio; cela veut s'apparenter à la *Flamme sous le Bois-seau*, à la *Ville morte*?... Que cela le « veuille », je n'en sais rien. Mais la similitude est criante. Nous sommes en présence d'un théâtre composite, érudit; et ce n'est pas étonnant pour qui sait que MM. Taladoire et Fuzelier sont deux universitaires, deux anciens normaliens, tous deux professeurs en exercice, l'un dans un lycée ou une faculté du Midi, j'ai oublié; le second au lycée Condorcet de Paris. L'entrée des normaliens dans la dramaturgie française n'est pas une nouveauté. M. Romain Coolus, il me semble, est « de l'École »; et Giraudoux, sûrement; et triomphalement. La nouveauté, c'est la multiplication d'un phénomène jadis rare. Les normaliens du xx^e siècle aiment le grand air, et quittent volontiers leurs bibliothèques. Ils veulent « tenter de vivre », au lieu de lire, — comme disait l'illustre visiteur du *Cimetière marin*, — son hôte à jamais, maintenant, — Paul Valéry. *Courons à l'onde en rejaillir vivants*... Quand le bon Lavisse lut, à ce qu'on raconte, les premières œuvres de Giraudoux, il hocha la tête avec découragement : son École avait couvé un poète ! Elle en couve beaucoup maintenant. Leur poésie reste naturellement savante, elle est expressément littéraire et mandarine. A la place du Théâtre boulevardier ou montmartrois de l'époque de Capus, Lavedan, Donnay, nous allons avoir un théâtre « Montagne Sainte-Geneviève »; — moins public; — bien plus délicat.

*
* *

Dirai-je le sujet de la *Comédie des Dupes*? Il est complexe. Un jeune homme, un héritier, un riche campagnard, vit oisif sur son domaine; mangeant les truites des torrents, les fruits de son jardin; cueillant les fleurs qu'un vieux jardinier un peu sorcier, qui a, jadis, voulu se noyer par amour, quand sa femme fut infidèle, cultive avec passion.

Sa vieille nourrice lui conte des histoires antiques. Le jardinier et la nourrice font souvenir du berger Balthazar, qui lisait dans les planètes et disait le conte de la chèvre de M. Seguin...

Ce jeune homme, Gosta, a tort de ne rien faire. Il rêve ; il s'interroge ; il s'introspecte ; c'est, quasi, Marcel Proust aux champs. Il est amoureux d'une jeune femme, Elna, femme et victime d'un avorton brutal, qui la bat... Cet amour est né de larmes essuyées, de rondes épaules dont Gosta a baisé, pour les guérir, les meurtrissures. Il n'est pas sûr ; et dans l'âme tourmentée du rêveur, il doit vite pourrir... En effet, dès que l'avorton s'est noyé, — son aventure est symétrique à celle du jardinier, seulement elle aboutit à la mort, — Elna vient vivre chez Gosta ; elle est heureuse. Heureuse ? Elle a perdu toute saveur... La *pitié*, voilà ce dont est sevrée la sensualité de Gosta. La *pitié*, compensatrice de la cruauté, meurt avec la cruauté ; l'amour de Gosta avait besoin du bâton d'Erik, le gnôme. Et le désir monte en lui de faire, à son tour, souffrir Elna, pour que le charme se renouvelle... On fait allusion à un psychiatre, ou psychanalyste de passage dans le village. Et nous croyons, — avec un peu de répugnance, — que la tragédie va tourner et s'aigrir en étude freudienne ; en étude de sadisme, s'il faut tout dire.

Hé bien, non ! Respirons... Nous rejoignons, au troisième acte, la poésie qui fuyait. Et quelle ! La poésie fantastique... L'âme de Gosta est en proie aux attaques d'un revenant. Erik, le mort, rôde autour de lui, s'infiltré en lui ; lui passe sa cruauté, et se venge en le pervertissant. Le Gosta qui, à présent, roue de coups Elna, c'est le mort ; celui qui console Elna pantelante et égarée, c'est l'ancien, le vrai Gosta. Deux âmes se battent en duel dans le corps de Gosta. Il finit par en mourir. Mais qui donc est mort ? Quelle est l'âme vaincue ? Elna n'en sait rien. Et la toile tombe sur ce cri que Sarcey eût déclaré vraiment Mæterlinckois : « Je ne sais pas qui est mort, je ne sais pas qui est mort... »

On ne saurait pousser plus loin, — ni avec plus de talent, — le goût du composite. Plusieurs âmes de théâtres défunts se chamaillent dans la *Comédie des Dupes*.

Je l'ai prise pour spécimen. Mais l'*espèce* est peuplée ; et voilà bien le théâtre que les jeunes auteurs, dans leur ombre, sont en train de nous préparer. Croyez-en un lecteur attentif de manuscrits. Le proche avenir est au théâtre poétique, et symbolique. Le grand public s'y résignera-t-il ? Peut-être ; à condition qu'on ne lui présente pas du sous-Giraudoux, des ersatz de Giraudoux... Je crois qu'il ferait meilleur accueil à un cocktail de vieux alcools comme celui que j'ai tenté d'analyser. En tout cas, il faudra bien, et le plus tôt possible, que le théâtre poétique soit, en même temps, un théâtre original. Rien n'empêche qu'il soit le fruit de la collaboration Taladoire-Fuzelier. En ce moment, ils s'exercent ; ils se tâtent.

*
* * *

Ce théâtre poétique, à condition de ne pas tuer le théâtre de vérité, de satire, de moralisme classique, que le génie français a porté trop haut, de Molière à Becque, pour l'abandonner, aura toute ma tendresse. Je répète que je crains la lassitude du public. Le théâtre *gai* se meurt. Il n'est plus représenté que par des industriels du vaudeville. Aussi les seules pièces gaies et un peu fines qu'on joue en ce moment à Paris, — et avec quel succès ! — sont-elles d'auteurs étrangers. Le plus brillant exemple est la pièce de Noël Coward, *Le Printemps de la Saint-Martin*... Une fureur. On goûte aussi l'humour de la pièce américaine *Arsenic et vieilles dentelles*. Mais les auteurs gais français sont presque tous chevronnés. Le plus jeune est Marcel Achard qui, déjà, est « entre les deux-guerres ». Tous les moins de trente ans écrivent sérieux, ou rêveur ; historique ou symbolique.

En fait, la tenue générale du théâtre devient plus littéraire. Des dialogues lâchés ou pédantesques, comme ceux

de Capus ou d'Hervieu ; le style romance et bon marché de Bataille ; le style blagueur (malgré ses délicieuses finesses) de Maurice Donnay seraient immédiatement désavoués et condamnés. Théâtre littéraire ; soit. Après les triomphes de Claudel et de Giraudoux, cela est logique. Mais alors, théâtre pour *happy few*? Alexandrinisme et mandarinisme ; — c'est-à-dire la masse payante, effrayée, se précipitant plus que jamais vers le Cinéma...

Ah ! que l'équilibre est difficile à établir, entre les revendications du spirituel et les nécessités de l'économique !...

Robert KEMP.

LES ŒUVRES COMPLÈTES POUR ORGUE
DE JEAN-SÉBASTIEN BACH
ÉDITÉES PAR MARCEL DUPRÉ.

Un ouvrage monumental qui
vit le jour dans les trains et les
paquebots, de New-York au Sinaï.

Devant un tel travail, on reste confondu. C'est que, d'abord, sa masse impose le respect ; c'est que les connaissances qu'il exige, le soin méticuleux avec lequel il a été accompli, l'extrême difficulté d'une telle tâche, commandent, eux aussi, l'admiration ; mais, en outre, les circonstances ajoutent encore à des publications de cette sorte, aussi désintéressées, je ne sais quelle valeur symbolique : nous y trouvons un exemple, une haute leçon dont la portée morale s'étend bien au delà de l'objet même de pareils travaux. Que M. Marcel Dupré ait pu, de 1938 à 1945, mener à bien la publication des Œuvres complètes pour l'orgue de Jean-Sébastien Bach, dans une édition telle que celle qu'il vient d'achever (chez S. Bornemann, à Paris), c'est, en effet, un bel exemple de volonté et de sagesse, de ténacité et de dévouement.

Cette édition est destinée à l'enseignement. Il est beau qu'un maître français l'ait procurée, qu'il ait ainsi fixé,

pour tous ceux qui viendront après lui, le fruit de son expérience, imprimé un caractère durable à ce que nous admirions lorsque nous écoutions ses interprétations : « J'ai d'abord, écrit-il dans sa préface, préparé cette édition pour moi-même, au cours de longues années. Elle m'a considérablement aidé, et c'est dans l'espoir qu'elle aidera à leur tour les étudiants organistes que je la publie aujourd'hui. Ils y trouveront les indications précises concernant la technique sur laquelle reposent mon exécution et mon interprétation des œuvres de J.-S. Bach. » Toutes les questions qui pourraient se poser pendant l'étude de n'importe quel morceau y trouvent, en effet, une réponse, précise, claire, ne laissant place à aucune équivoque. C'est une contribution gigantesque à l'enseignement de l'orgue.

Le premier volume (il y en a douze) parut en 1938, en juin. La préparation fut achevée en 1941, malgré la tournée qui, en 1939 et 1940, permit à M. Marcel Dupré de se faire entendre dans les cinq parties du monde. Ses doigtés et ses annotations au choral des *Dix Commandements* ont été faits dans la Mer Rouge, en vue du Sinaï ; il a travaillé sur les paquebots et dans les trains ; aux États-Unis, il achevait les 7^e, 8^e et 9^e volumes ; et c'est à New-York, en décembre 1939, qu'il finissait de noter les doigtés du dernier tome.

Ce caractère didactique n'est pas la seule originalité de la nouvelle édition : les œuvres y sont groupées logiquement et réparties dans les douze volumes selon un plan très clair, les grands Préludes et Fugues, les Fantaisies et *Toccatas*, classés par tonalité, les Chorals dans l'ordre que Bach avait adopté lui-même et que maints éditeurs n'ont plus respecté. Ainsi les 45 chorals du petit livre d'orgue écrit par Bach dans un dessein pédagogique (« en l'honneur de Dieu et pour l'instruction du prochain ») se trouvent réunis dans le 7^e volume ; les 21 chorals du Dogme en musique, encadrés du grand Prélude et de la *Triple Fugue en mi bémol* dans le 8^e volume, et

les 18 chorals de Leipzig dans le 9°. En abandonnant le classement alphabétique choisi depuis longtemps, l'ensemble de ces séries de chorals apparaît de nouveau dans toute sa grandeur : au lieu d'être dispersés, mélangés pêle-mêle aux autres chorals, ils se montrent tels qu'ils furent conçus, comme les parties diverses d'un édifice d'une harmonieuse unité.

*
* *

De plus, tous les textes allemands des chorals — et ils ont une importance primordiale pour faire saisir la pensée musicale exprimée dans chaque morceau — ont été littéralement traduits en français et en anglais. Ils expliquent les détails de l'écriture de Bach. Déjà Ch.-M. Widor, dans sa préface au livre d'A. Schweizer, avait souligné l'intérêt de ces textes et dit que c'est en les étudiant qu'il avait pu résoudre les énigmes proposées par la musique des chorals.

L'analyse thématique des différentes œuvres et principalement des fugues a été réalisée pour la première fois dans une édition de musique d'orgue, grâce à des abréviations qui facilitent les recherches et éclairent l'architecture monumentale de Bach, parfois difficile à saisir dans ses détails, même pour des érudits. Tout est noté : *tempo*, registration, désignation des claviers, valeur exacte à donner à chaque note, doigtés des mains et de la pédale, indication thématique des pièces de forme fuguée ; mais cette complexité n'a, par miracle, entraîné aucune surcharge, et le texte lui-même demeure au premier plan dans son intégrité absolue, comme le remarque justement A. Massis, dans un article du *Monde musical*.

La registration indiquée par M. Marcel Dupré pour chaque morceau se fonde sur la tradition de l'école française, et elle fait preuve du goût le plus sûr. C'est celle que l'auteur a appliquée pendant les dix récitals d'orgue donnés cette année même à Saint-Philippe du Roule et

qui ont soulevé l'enthousiasme des connaisseurs. Tous ceux qui eurent la fortune de l'entendre ne peuvent conserver aucun doute sur le choix des jeux indiqué dans la nouvelle édition, et sur la beauté qu'il confère aux exécutions.

Le doigté a fait l'objet de pareils soins : pour réaliser un *legato* parfait et pour obtenir la clarté absolue du jeu dans une musique d'une aussi riche polyphonie, aucun doigté ne doit être laissé au hasard. Si plusieurs méthodes existent qui peuvent donner un résultat satisfaisant, il importe d'en choisir une seule et qui soit impeccable. Les adversaires des éditions doigtées prétendent que les élèves devraient trouver eux-mêmes ce qu'on leur indique, car le doigté dépend des dimensions de la main et de sa conformation, qui en font une affaire purement individuelle. En discutant cette question avec un de ses élèves, M. Marcel Dupré lui fit observer qu'un étudiant pouvait ne trouver que de mauvais doigtés. Il importe donc de proposer des doigtés facilement réalisables pour une main normale. Quant aux indications pour la pédale, elles ne soulèvent aucune difficulté d'exécution pour ceux qui ont déjà travaillé. En publiant ces doigtés élaborés pour son propre usage, Marcel Dupré nous a bien livré le secret de sa technique sans égale, de son jeu clair et précis, de cette virtuosité éblouissante qui, parfois, nous paraissait inexplicable et presque miraculeuse : ses doigtés magistraux constituent la clef de cette technique et nous lui devons la plus grande reconnaissance pour nous en avoir ainsi transmis l'héritage. Il a travaillé pour l'avenir et les étudiants des générations futures lui auront bien de la gratitude.

A la fin du dernier volume, Marcel Dupré a ajouté ses deux transcriptions pour orgue de la *Sinfonia* de la 29^e Cantate et de la *Sinfonia* de la 146^e Cantate, écrites par Bach, l'une et l'autre, pour orgue et orchestre. Elles sont publiées pour la première fois dans cette édition, et les

organistes disposant rarement d'un orchestre trouveront désormais la possibilité de jouer seuls ces admirables compositions et de les faire entendre dans les églises au grand public qui les connaît peu. Elles seront accueillies avec intérêt par les amateurs de musique d'orgue et elles confèrent un attrait tout particulier au dernier tome d'une publication monumentale.

Quand parut ce volume, M. Marcel Dupré écrivit à un de ses amis : « J'ai pu réaliser ce rêve de ma vie : publier Bach ! »

Ce rêve de sa vie était un peu aussi celui de tous ceux — et ils sont innombrables — qui admirent le maître français. Ils sont heureux que l'œuvre du grand cantor de Leipzig doive au grand musicien de chez nous, qui mit toute sa science, tout son art et tout son cœur au service de l'orgue, un éclat plus resplendissant encore. L'ouvrage qui vient d'être achevé par M. Marcel Dupré fait, non seulement honneur à celui qui le conçut et sut le mener à bien, malgré les difficultés de l'heure, mais aussi à la France.

René DUMESNIL



Grands Magasins

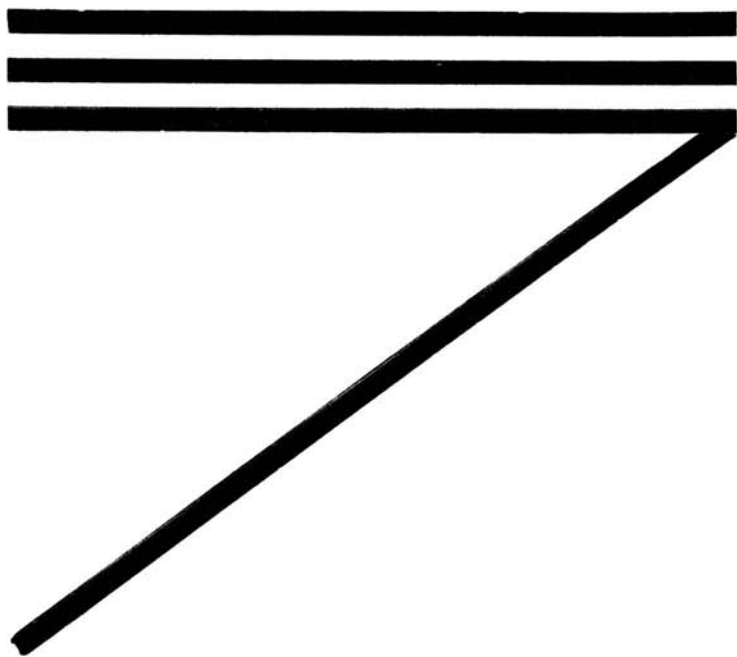
Cicurel

S. A. E.

Les magasins les plus élégants d'Égypte

R. C. G. 26426

The Land Bank of Egypt



ÉTABLISSEMENT HYPOTHÉCAIRE ÉGYPTIEN

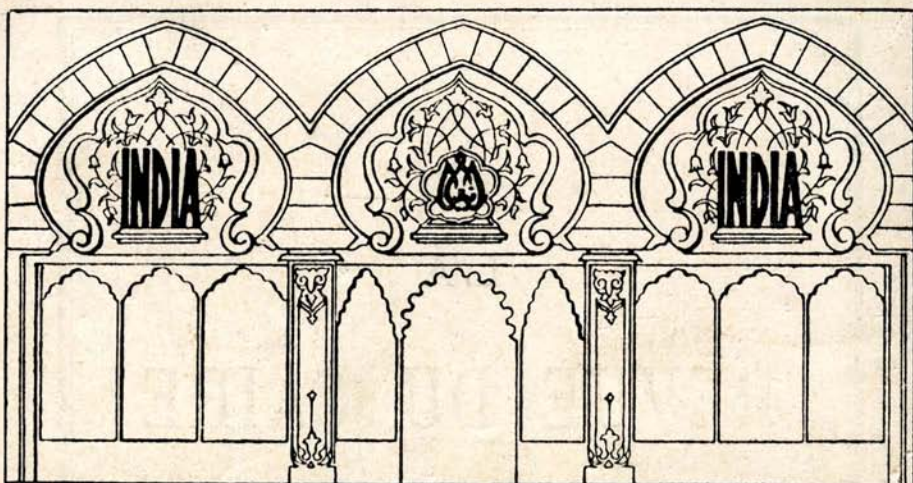
LA
REVUE DU CAIRE

Abonnements pour l'Égypte P. T. 100
pour l'Étranger le port en plus.

On est prié de s'adresser à M. GASTON WIET (5, Rue Adel
Abou Bakr — Zamalek — Le Caire), pour tout ce qui concerne
la rédaction, et à M. ALEXANDRE PAPADOPOULO (3, Rue
Nemr — tél. 41586 — Le Caire), pour tout ce qui concerne
l'administration.

LE NUMÉRO : 10 PIASTRES.

N. B. — M. L'ADMINISTRATEUR reçoit tous les jours
de 10 h. à 1 h., sauf les samedis et dimanches.



THE HOUSE OF PRESENTS - 55, SH. IBRAHIM PASHA, TEL. 41189 } C.R. 35544
8 37, SH. KASR-EL-NIL., TEL. 59427 } CAIRO

MONTRES...

BIJOUX...

LA MAISON DE QUALITÉ

◀ **INDIA** ▶